

EUGÉNIE

ET

MATHILDE

OU

MÉMOIRES

DE LA

FAMILLE DU COMTE DE REVEL.

PAR L'AUTEUR

D'ADÈLE DE SENANGE.

TOME TROISIÈME.

A LONDRES,

CHEZ L. DECONCHY, 100, NEW BOND-STREET.

1811.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-street,
Cavendish-square.

EUGÉNIE
ET
MATHILDE,
OU
MÉMOIRES DE LA FAMILLE DU COMTE DE REVEL.

CHAPITRE PREMIER.

En quittant Ladislas, Eugénie entra chez monsieur de Revel, et se jetant à ses pieds, s'écria; " Mon père! que je " suis malheureuse!"—Il voulut la relever, la faire asseoir près de lui. Mais dans son trouble, ne sachant si c'étoit à Dieu ou à son père qu'elle s'adressoit,

elle restoit à genoux, demandant d'être sauvée d'un amour qu'elle n'eût jamais dû écouter.—" Mon enfant," disoit-il, " calmez-vous ; demain nous examine- " rons ce que l'église peut accorder à ma " prière."—" L'église !" reprit-elle d'un air égaré : " O par pitié, éloignez de " moi cette espérance."—" Ma fille ! je " m'accuserai....."—" Non, non, mon " père. Si je n'avois prononcé que les " vœux demandés à ma jeunesse, votre " autorité pourroit vouloir les détruire ; " mais vous ignorez que volontairement, " qu'avec toute la puissance de mon " ame, je me suis consacrée à Dieu une " seconde fois."

Prosternée aux pieds de son père, elle lui disoit : " Laissez-moi à mon mal- " heur, et soyez l'ami, soyez le père de

" Ladislas ; que Mathilde le chérisse " d'une affection de sœur : soyez tous " pour lui ce que vous deviez être pour —moi." " Mon enfant, je puis, je dois " m'avouer coupable. Songe que si tu ' t'opposes à cette démarche, que si tu " persistes dans ta résolution, Ladislas " doit nous quitter."—" Lui! non, mon " père, non; qu'il reste près de vous ; " il lui faut un appui et un guide. Lui " n'a pas comme moi des devoirs qui " l'engagent, et la prière qui me sou- " tient ; il a séparé sa vertu de la reli- " gion, et il croiroit pouvoir mourir.... " Mon père, écoutez-moi : pendant que " Ladislas me parloit, Dieu m'a inspiré " de flatter sa douleur. Je lui dirai que " désirant examiner ma conscience dans " la solitude, j'ai besoin d'être seule

" en présence du ciel ; qu'après six mois
" de retraite dans un cloître, j'en sor-
" tirai soumise à votre volonté.....Mon
" père, d'ici là je ne serai plus.... Oh !
" laissez-moi du moins le seul bien qui
" me soit permis, laissez-moi adoucir sa
" peine."—" Que dites-vous, Eugénie ?"
s'écria monsieur de Revel saissi d'effroi ;
" vous vivrez...."—" Non ; tout mon
" sang s'est retiré vers mon cœur ; vous
" le voyez, je ne respire plus."—" Ja-
" mais, ma fille, je ne consentirai que
" vous vous sépariez de nous."—" Où
" donc me réfugier ?" s'écria-t-elle éga-
rée. " Qui me sauvera de moi-même ?
" Mon père, c'est à vous seul que je
" puis avouer le trouble de mon ame.
" Je l'aime ; et j'ai trop senti ce qu'il
" m'en a coûté pour résister à sa prière.

" Si je le vois, si je l'entends encore, " aurai-je la force de me refuser à des " démarches que ma conscience ré- " prouve ? Sachez qui si j'avois la foi- " blesse d'y donner mon aveu, la pas- " sion m'entraîneroit sans pouvoir m'a- " veugler. Sachez que lorsqu'on m'in- " terrogeroit sur ma vocation, s'il ne " falloit que mon silence pour rompre " mes liens, malgré moi ma voix répé- " teroit mes vœux. Ils ont été écrits " dans le ciel, ce jour où croyant vous " sauver tous, je les ai renouvelés."

Jamais monsieur de Revel ne s'étoit reproché si amèrement d'avoir consacré sa fille à l'état religieux. Il tenoit ses mains dans les siennes et lui disoit : " Mon enfant, écoute la prière de ton " père : accorde-moi un jour pour cher-

" cher à concilier tes devoirs et mon " repentir."—" J'y consens, répondit " Eugénie : mais pendant cette journée, " je me tiendrai près de vous, je ne vous " quitterai pas ; Ladislas ne pourra plus " me faire entendre ces expressions de " tendresse qui me font tressaillir...." Tout-à-coup revenant sur elle-même, elle ajouta : " Mon père, mon malheur " me donne le droit de vous imposer " une condition, sans laquelle je fuis à " l'instant. Jurez-moi que vous ne lui " direz rien qui puisse l'affliger. O pour " unique grâce, laissez-lui tout espérer " de l'avenir ! Croyez-moi, je puis en-" gager cet avenir que je ne verrai ja-" mais."—" Tu veux donc le tromper ?" —" Non : mais pendant que ma vie se " consumera, vous calmerez sa tête éga-

" rée; vous lui direz de respecter mon " repos; et lorsque Dieu m'appellera " vers lui, Ladislas saura que je l'at- " tends. Il pourra lever ses yeux vers " le Ciel qu'il ne m'aura pas fermé."

Monsieur de Revel promit à sa fille de suivre ses volontés, à condition qu'elle lui accordât un jour avant de se retirer dans le cloître. Elle resta près de son père accablée de douleur; ses yeux étoient fermés; l'on auroit pu croire qu'elle n'existoit plus sans la difficulté qu'elle avoit à respirer.

Quand il fallut retourner au milieu de la famille, elle descendit soutenue par monsieur de Revel; la pâleur de la mort couvroit son visage. Elle s'approcha de Ladislas et lui dit avec un pénible sourire: " Mon père désire me voir heu-

" reuse; mais il faut lui laisser le temps
" de consulter mes juges. Promettez-
" moi de ne plus vous affliger."

A ces paroles inespérées, Ladislas hors de lui jura aux pieds d'Eugénie, de respecter ses moindres désirs, et de n'exister que pour elle.—Eugénie cherchant en vain à calmer son cœur trop ému, ne trouva de refuge que dans les bras de son père; cependant elle dit à Ladislas: " Jusqu'à ce que ma liberté me soit ac-
" cordée, souvenez-vous que je ne dois plus vous entendre."—Il cessa de lui parler; mais s'adressant à monsieur de Revel, il lui dit: " Permettez-moi en
" sa présence de vous nommer une seule
" fois mon père."—Le courage, la voix manquoient à monsieur de Revel; Eugénie s'empressa de répondre pour lui:

“ Oui, nommez-le votre père ; le ciel “ lui devoit un si bon fils.”—Elle entraîna monsieur de Revel qu'elle voyoit près de laisser éclater son secret, et le reste du jour elle ne s'occupa que de lui.

CHAPITRE II.

Monsieur de Revel passa la nuit à chercher comment il pourroit retenir Eugénie. Il souffroit trop d'avoir une fois abusé de son autorité sur elle, pour penser à l'employer encore.....Il vouloit le départ de Ladislas, et ne savoit par quels moyens lui faire sentir que son absence étoit nécessaire..... Quelquefois il se promettoit de lui avouer avec sincérité le penchant de sa fille et sa résolution de quitter le monde.....Mais Ladislas seroit-il assez maître de lui pour ren-

fermer dans son ame la certitude d'être aimé? Pourroit-il s'éloigner, sans qu'Eugénie vît à sa douleur, qu'il ne faisoit qu'obéir à la volonté d'un père? .... Monsieur de Revel se demandoit si c'étoit bien tenir la parole qu'il avoit donnée à sa fille?

Le jour parut, et il n'avoit fait qu'envisager les difficultés de sa situation, sans en résoudre aucune: elles augmentoient à mesure qu'il y réfléchissoit..... Dans son anxiété, il crut devoir chercher un conseil; et quoique, dans toute autre circonstance, il eût peut-être dédaigné les avis de madame de Revel et ceux de madame de Couci, dans ce moment il sentit une espèce de soulagement à les consulter, et à ne pas décider seul du sort de sa fille. Dès que sa

belle mère fut éveillée, il descendit chez elle, en faisant dire à madame de Revel de venir l'y trouver.

Aussitôt qu'ils furent réunis, il s'écria : " Je suis bien malheureux!"—Madame de Revel trembla pour Mathilde.—Madame de Couci, après l'absence d'Ernestine et la perte de sa fortune, ne concevoit pas quel nouveau malheur pouvoit les menacer.—Monsieur de Revel leur apprit l'amour de Ladislas pour Eugénie, et comment il seroit possible d'obtenir de l'autorité ecclésiastique la permission de disposer de sa fille.—" Et vous appelez cela un " malheur?" reprit sèchement madame " de Couci?—" Oui, et un extrême " malheur; car Eugénie m'a assuré que " jamais elle ne consentiroit à rompre

" ses vœux."—Si elle ne l'aime point, " dit madame de Revel, malgré la for- " tune brillante que Ladislas peut lui " offrir, elle ne doit point se sacrifier " une seconde fois." — " Si elle ne " l'aime point ! s'écria madame de Cou- " ci : voilà de ces idées qui ont amené " la révolution. Une jeune personne " doit être mariée par ses parens, et " déterminée d'après les intérêts de sa " famille."—" Eugénie aime Ladislas, " reprit sévèrement monsieur Revel, " mais en respectant ses devoirs ;" et il ajouta ému jusqu'aux larmes : " elle " l'aime assez, pour me faire craindre " qu'elle ne survive pas à un sentiment " qui ne peut être que malheureux."— " En vérité," repartit madame de Cou- ci, " je crois que plus les intérêts de

“ famille deviennent incertains, plus la “ foiblesse des parens augmente. Pour- “ quoi écouter ces exagérations de sen- “ timent? Mille exemples autoriseront “ la réclamation d'Eugénie.” — “ Ne “ pensez vous pas,” répondit monsieur de Revel, “ que si je pouvois l'engager “ à consentir aux démarches que je “ voudrois faire, ce public impitoyable “ croiroit que la fortune de Ladislas m'a “ décidé?”—“ Il le dira sûrement, et “ le croira peut-être,” répliqua madame de Couci; “ mais que vous importe? “ Dans ce moment, comme autrefois, “ vous ferez un mariage de convenance; “ la passion de Ladislas, le goût de “ votre fille en feront un mariage d'in- “ clination; ce n'est pas votre faute. “ D'ailleurs, il suffira qu'après son ma-

" riage Eugénie vive retirée; qu'au " moins la première année, elle se refuse " à toutes les distractions de la société. " Ensuite, je connois le monde, soyez " sûr qu'il est plus juste qu'on ne pense, " et que lorsqu'on ne jouit pas de " tous les avantages de sa situation, il " finit par voir que l'on eût pu les dé- " daigner."

" Quel langage diffélent de celui que " vous teniez, lorsqu'il étoit question " de faire Eugénie religieuse ! répliqua " monsieur de Revel.—" J'avois alors " la même prudence qu'aujourd'hui. " Alors vous étiez gêné par une substi- " tution qui emportoit toute votre for- " tune. Dans l'impossibilité d'établir " convenablement vos trois filles, je " pensois qu'il valoit mieux voir l'une

“ d'elles à la tête d'une abbaye royale
“ que pauvre ou mésalliée.”—“ Ah !”
reprit madame de Revel, “ pendant
“ cette inutile discussion, vous oubliez
“ qu'Eugénie ne consentira jamais.....”
“ Il faut agir à son insu,” dit madame
“ de Couci, sans daigner répondre à sa
fille, et s'adressant uniquement à monsieur de Revel. “ Lorsque vous aurez
“ réussi, vous emploierez votre autorité pour la contraindre à être heureuse.”—“ Je n'ai pas encore pu vous
“ apprendre,” répliqua-t-il, “ qu'Eugénie, craignant l'empire de Ladislas
“ sur son cœur, veut se retirer dans un
“ cloître.”—“ Je suis obligée de convenir qu'ils ne peuvent rester ensemble, tant que cette affaire sera indécise,” répondit madame de Couci.

“ Voilà, par exemple, un sentiment
“ de convenance très-réel, et que j'ap-
“ prouve. Je regrette que Ladislas ne
“ puisse rester près de nous, mais Eu-
“ génie ne doit pas vous quitter, parce
“ qu'on diroit peut-être que vous agis-
“ sez malgré elle. Il faut donc que ce
“ soit lui qui s'éloigne, jusqu'à ce que
“ vous ayez reçu la décision de l'Eglise.
“ Pendant son absence, nous nous réu-
“ nirons pour éclairer Eugénie sur ses
“ intérêts. Quand elle aura les avan-
“ tages et l'éclat d'une grande fortune,
“ croyez que les indifférens nous ap-
“ prouveront ; et nous laisserons les
“ envieux nous blâmer.”

Monsieur de Revel s'en alla, mécontent de ne trouver dans madame de Couci que des réflexions dictées par l'or

gueil, et de ne lui avoir pas entendu dire un seul mot d'estime ni de pitié sur la malheureuse Eugénie. Cependant, sans en examiner la raison, il se sentoit soulagé d'un grand poids, en voyant de quelle hauteur elle traitoit cette opinion publique qui l'avoit si fort effrayé.

Blâmant les conseils de madame de Couci, parce que leur forme dure et dénuée d'affection le révoltoit, il se décida cependant à les suivre tous. D'abord, il jugeoit prudent de commencer les démarches nécessaires pour rendre Eugénie à la liberté, soit qu'elle y consentît ou non. Ensuite, il résolut de dire à Ladislas qu'il emporteroit les vœux de la famille; et il se promit d'employer Mathilde pour le déterminer à s'éloigner sans plainte, sans désespoir, et même

sans faire de douloureux adieux. Pendant qu'il étoit disposé à croire que tout s'arrangeroit suivant ses désirs, il ne manqua pas de se dire aussi que, durant cette absence, on ramèneroit peut-être Eugénie à des sentimens plus raisonnables.

Satisfait d'espérer le bonheur de sa fille, monsieur de Revel conclut que madame de Couci avoit une excellente tête ; et que ces femmes âgées, dont on n'a guères besoin dans le bonheur, deviennent d'un grand secours pour vous tirer des embarras de l'esprit. Tout content, il se disoit : ces femmes qui n'ont plus rien à démêler avec leur cœur, ont un jugement net et sûr qui leur laisse apercevoir le point vrai de toutes choses.

Eugénie l'avoit prié de flatter la douleur de Ladislas; après avoir entendu madame de Couci, ce fut Eugénie qu'il voulut persuader.

CHAPITRE III.

Monsieur de Revel en espérant voir Eugénie heureuse, éprouvoit un contentement de cœur, un repos d'esprit qu'il n'avoit pas connu depuis long-temps. Madame de Couci l'avoit délivré de tous les retours qu'il faisoit sur lui-même ; et ne craignant plus le soupçon d'avoir été séduit par la fortune de Ladislas, il se livroit tout entier au désir de lui donner sa fille.

Après avoir présenté à Mathilde les réflexions de madame de Couci, comme

étant les siennes propres, il la pria d'obtenir de Ladislas qu'il s'éloignât de lui-même, et sans dire à Eugénie combien la famille souhaitoit pouvoir les unir.

Mathilde adoptant les projets de son père, promit d'engager Ladislas à suivre un plan qui devoit amener son bonheur et celui d'Eugénie : mais elle fut d'avis que son père lui parlât d'abord. Il y consentit, et elle le fit appeler.

Monsieur de Revel apprit à Ladislas qu'il avoit fait part à sa femme et à sa belle-mère des sentimens qu'Eugénie lui avoit inspirés, et que toutes deux s'unissoient à lui pour l'assurer de l'approbation de la famille. « Mais,
« ajouta-t-il, nous avons à ménager une
« ame craintive. Ce seroit trop de lui
« demander son consentement à des dé-

" marches qui exigent de longues for-
" malités. Elle les ignorera donc jus-
" qu'au jour où je pourrai lui en ap-
" prendre le succès. Pendant ce
" temps, je ne veux point l'abandonner
" à une lutte douloureuse entre ses
" sentimens, et des scrupules qu'elle
" respecte comme garans de ses de-
" voirs ; Laissez donc Eugénie à elle-
" même. Confiez-vous à Mathilde,
" à moi. Je vous instruirai fidèle-
" ment de mes espérances ou de mes
" craintes."—" Quoi ! s'écria Ladislas,
" me condamnez-vous à m'éloigner
" d'elle ?"—" Oui, il le faut ; parce
" qu'elle vous aime, et que tant que
" ses vœux ne sont pas rompus, elle se
" trouve coupable envers le ciel."—
" Ah !" répondit Ladislas, " elle ne

" doit pas redouter une affection as-
" sez calme, pour lui laisser prendre
" si facilement la résolution de m'é-
" loigner."—" Ladislas," reprit sévère-
" ment monsieur de Revel, " je vous
" le demande comme père, et comme
" un ami qui s'adresse à un homme
" d'honneur : pouvez vous me répéter
" que vous ne croyez pas être aimé
" d'Eugénie ?"

Ladislas ne put lui répondre : il savoit bien qu'il étoit aimé, et croyoit seulement ne pas l'être avec cette passion qu'il éprouvit. Après avoit attendu quelques instans, monsieur de Revel prit sa main en lui disant : " Votre si-
" lence m'attache à vous davantage ; et
" je le sens, quoique subjugué par la
" passion, votre noble cœur ne sauroit

" tromper. Je serai également sincère.
" Avec le désir, la volonté de vous don-
" ner ma fille, tant que son état sera in-
" certain, je dois veiller à son bonheur
" et à son repos."

Ladislas ne pouvoit supporter la pensée de la savoir livrée à elle-même. Il s'écrioit que loin de lui, elle ne verroit plus que ce voile, cette croix, ces maîtres de son ame et de sa jeunesse.—
" Non," dit Mathilde; " près de vous
" elle ne pense qu'à se défendre du
" sentiment qui l'entraîne : pendant
" votre absence, l'inquiétude et les re-
" grets vous rendront tout son cœur."—
" Que je la voie encore une fois !" disoit le malheureux Ladislas.—" Vous
" la verrez," répondit monsieur de Revel, " mais en ma présence. Je ne veux

" ni pour vous, ni pour elle, que votre
" amour inquiet cherche à en obtenir
" une promesse qu'elle n'a pas encore le
" droit de prononcer ; ou qu'effrayée par
" ses remords, elle renouvelle des ser-
" mens que j'aspire à détruire..... Fiez-
" vous à moi," ajouta-t-il du ton le plus
tendre ; " je désire plus que vous d'effa-
" cer ma rigueur passée, d'assurer le
" bonheur de ma fille, et de vous nom-
" mer mon fils."

Ces expressions touchantes subjuguoient Ladislas. Il promettoit de partir, mais demandoit du temps ; et monsieur de Revel ne pouvoit lui accorder un jour, car Eugénie vouloit fuir.—" Si vous res-
" tez près de nous," dit Mathilde, appre-
" nez que ma sœur nous quittera aujourd'-
" hui-même, pour aller se renfermer

" dans un cloître; et là, craignez que des
" religieuses ferventes, que des conseils
" sévères ne s'emparent de son ame."

Ladislas frémit à cette menace, et consentit à partir dans la journée. Avec quelle anxiété il les prioit de le rappeler souvent au souvenir d'Eugénie!

Décidé à s'éloigner, il ne savoit plus que faire de lui-même: " Où me laisse-
" rai-je conduire?" disoit-il; " que de-
" viendrai-je abandonné à mon inquié-
" tude?"—Tout à coup un sentiment de satisfaction ranima ses traits: " Mon
" amie, ma sœur," dit-il à Mathilde:
" ce temps ne sera pas sans bonheur:
" j'irai en France vous chercher des
" nouvelles d'Edmond; je saurai ce que
" devient Ernestine; du moins je m'occu-
" perai de vous tous que j'aime d'une si

" chère affection."—Monsieur de Revel connoisoit trop la terreur qui régnoit alors, pour ne pas s'opposer à ce généreux dévouement.—" Je n'ai rien à redouter des François," lui dit Ladislas: " je suis Polonois; je me suis battu " pour la liberté de mon pays. Avec " d'autres sentimens, avec un but différent, les mêmes mots ont conduit nos " bannières. J'irai en France, oui, " j'irai; et tout ce qui rendra vos cœurs " heureux vous viendra de moi."—Monsieur de Revel et Mathilde le pressoient dans leurs bras; les larmes de leur reconnoissance couvroient son visage.—" Eugénie, Eugénie!" s'écria Mathilde, appelant sa sœur, pour la faire jouir aussi de la bonté de Ladislas qu'elle regardoit comme sa providence sur la terre.

—“ Arrêtez,” lui dit-il ; “ vous ignorez
“ la jalousie de mon amour. Dieu me
“ préserve de la pensée que mon dévoue-
“ ment puisse rien ajouter à l'affection
“ d'Eugénie : je veux qu'elle m'aime,
“ parce que je l'aime..... Vous ignorez
“ que, dans ma folie, j'ai souvent dé-
“ siré vous savoir tous m'accusant au-
“ près d'elle, et Eugénie m'aimant en-
“ core, parce que je l'aime. Oh !
“ comme alors tremblant de crainte et
“ de joie, mon cœur inquiet auroit
“ suivi les mouvemens de cette ame ten-
“ dre et timide ! Qu'elle me pardonne ;
“ mais bien des fois j'ai souhaité voir
“ son penchant plus fort que sa raison,
“ et l'entraînant vers moi malgré elle,
“ et malgré tous les siens.”

———

CHAPITRE IV.

Monsieur de Revel apprit à Eugénie que Ladislas étoit déterminé à s'absenter. —Elle dit à son père : " J'aurois voulu " pour lui qu'il restât près de vous ; et " je persiste à penser qu'il vaudroit " mieux moi-même m'éloigner. Ma " place est dans le cloître : mes ha- " bitudes m'en rendroient le séjour " facile."

Monsieur de Revel, blessé de la voir toujours prête à quitter sa famille, lui répondit avec humeur : " Ladislas est

“ calme et résigné.”—“ Calme et ré-
“ signé!” se disoit-elle; peut-être m'ou-
“ bliera-t-il ! Si j'allois ne jamais le
“ revoir!” — Son cœur se serre, ses yeux se remplissent de larmes; elle laisse monsieur de Revel et fuit tous les regards.—

Eugénie, renfermée chez elle, pleuroit avec une amertume et des angoisses qu'elle n'avoit jamais ressenties. A trois heures il fallut descendre pour dîner; Ladislas put au moins juger de ses regrets par les traces des larmes. Elle ne mangea point, ne dit pas un mot, et paroissoit accablée de douleur.

Après le dîner il s'approcha d'elle, et lui annonça qu'il alloit s'embarquer à l'instant même: “ Voulez-vous,” ajouta-t-il, “ me reconduire jusqu'au bord de

" la mer? Votre famille consent à m'ac-
" compagner."—" Quoi! déjà!" respondit-elle bien bas.—" Dites un seul
" mot, réprit-il, et je reste."

Combien cette séparation lui devenoit difficile, forcée de refuser elle-même le bonheur que son cœur désiroit!

Ladislas l'entraîna vers cette longue prairie qui s'étendoit jusqu'à la mer. Ses parens les suivoient de loin. " Eugénie,
" lui dit-il, recevez le serment que je
" fais de ne vivre qu'autant que j'aurai
" l'espoir d'être à vous. Mais, au mo-
" ment de nous quitter, ne me direz-
" vous pas un seul mot qui puisse ras-
" surer mon cœur, lorsque le regret et
" l'inquiétude me poursuivront?" A travers ses larmes, elle répondit: " J'ai
" souvent désiré mourir; et jamais ma

" pensée n'a pu se porter jusqu'à vou-
" loir vous oublier."—Il joignit ses mains d'un air suppliant : " Je ne vous
" demande pas si vous m'aimez, réprit-
" il ; mais, si libre de tout engagement,
" vous auriez pu m'aimer ?" Elle ne répondit plus.—" Je pars," continua Ladislas ; " et une séparation si doulou-
" reuse a quelque chose de sinistre qui
" ressemble à la mort. Eugénie, je vous
" en conjure, dites-moi seulement si,
" libre de suivre vos penchans, vous
" m'auriez aimé ?"—" Ah !" reprit-elle,
" ne le savez-vous pas ?"—C'est assez pour mon bonheur, s'écria-t-il ; " je
" pars plus heureux que je n'aurois osé
" l'espérer. A mon retour je serai plus
" digne de vous, et nous serons unis par
" tous les liens qui attachent des ames

“ nobles et généreuses.” Ils arrivèrent au bord de la mer ; une petite chaloupe attendoit Ladislas, pour le conduire au vaisseau sur lequel il devoit s'embarquer.

Monsieur et madame de Revel, Mathilde, s'avancèrent. Chacun voulait lui faire entendre les dernières expressions d'une parfaite amitié. Ladislas les écoutoit tous avec un abandon, une tendresse de cœur qu'il ne pouvoit exprimer ; il les serroit dans ses bras, répétoit les noms chéris de père, de mère et de sœur. Cependant un souhait de bonheur lui manquoit ; il regarda Eugénie, et dit : “ Ne m'accorderez-vous “ pas un seul mot ?”—Elle trembloit.... la famille écoutoit en silence.....Toutes les facultés de l'ame de Ladislas étoient

suspendues, les battemens de son cœur arrêtés ; il attendoit ce mot, ce dernier mot qui devoit répondre à tous les momens de l'absence.....Elle lui dit les yeux baignés de larmes, et d'une voix étouffée par la douleur : " la vie auroit pu m'être bien chère." Pour la première fois, il osa baiser sa main avec le plus tendre respect, et s'élança dans le bateau, comme s'il eût craint d'entendre une autre voix après celle d'Eugénie. Ils se regardèrent tant qu'ils purent se voir. Lorsqu'il eut disparu, la famille revint dans cette petite maison que l'absence d'un seul rendoit si solitaire.

Le soir personne n'avoit rien à se dire, excepté quand l'un d'eux prononçoit le nom de Ladislas. Alors tous

parloient à la fois pour ajouter à son éloge; venoient ensuite de longs silences, qui n'étoient interrompus que lorsqu'une voix se faisoit encore entendre pour parler de lui.

Le lendemain, le temps étoit orageux, les vagues s'élevoient avec violence, le vaisseau étoit à portée de la vue, et on pouvoit l'apercevoir luttant pour éviter le rocher d'Helgoland. Eugénie et ses parens restèrent tout le jour attachés aux fenêtres qui donnoient sur la mer. Combien elle se reprochoit d'avoir consenti au départ de Ladislas! Que n'avoit-elle suivi sa première pensée! Dieu ne lui avoit-il pas inspiré de retourner dans le cloître?.... Elle se regardoit comme la cause de la mort de Ladislas, s'il périssoit; et à

cette horrible pensée elle se sentoit près de mourir.

Le jour suivant, la mer étoit calme, et le vaisseau immobile paroissoit être plus près de la terre. Le troisième jour le vent annonçant une nouvelle tempête, il rentra dans le port de Cuxhaven.

L'après dîner, comme ils étoient réunis, Ladislas parut.....Quel cri de joie! quels transports! Pour lui, ne voyant qu'Eugénie, il s'approcha d'elle; et faisant de ces temps contraires un augure favorable, une volonté divine, il cherchoit à lui persuader que le ciel même s'opposoit à leur séparation. Elle osoit presque le croire; car son ame douce et tendre avoit besoin d'espérer qu'un Dieu bon et indulgent ne con-

damnoit pas l'amour de Ladislas. Malheureux qu'il étoit de ne pas lire dans sa pensée! Peut-être eût-il obtenu de rester près d'elle; peut-être auroit-elle donné un libre et volontaire consentement aux démarches de son père! Mais il n'interpréta pas son silence, et repartit à l'heure qu'il avoit marquée pour son retour.

Lorsqu'elle le conduisit de nouveau au bord de la mer, elle regardoit le ciel et se disoit: "S'il revient encore une "fois, je croirai, comme lui, que la "volonté céleste le ramène, et je lais- "serai mon père disposer de mon "sort."

Elle dit adieu à Ladislas avec moins de regret: une secrète confiance lui ôtoit la crainte de ne plus le revoir; elle

ne s'effrayoit plus des dangers de la mer; elle attendoit, elle espéroit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Eugénie incertaine et tremblante, ouvrit sa fenêtre; la mer étoit nue, le vaisseau avoit fait voile pendant la nuit; elle n'aperçut plus qu'un immense horizon sans bornes, sans repos. Cet espoir qui s'étoit emparé de son ame devint son tourment; cette volonté suprême qui sembloit s'être manifestée, se montroit terrible depuis qu'elle en avoit fait un présage et un guide. Dans ce moment, c'étoit le ciel même qui les séparoit de nouveau, et pour toujours. Elle tomba à genoux, s'écriant: "O "mon Dieu! vous m'avez sauvée; faites "qu'il soit heureux!"

CHAPITRE V.

Eugénie, persuadée que Dieu réprouvoit son amour, résolut de renfermer dans son ame tous ses sentimens, et de ne plus vivre que de ce commerce intérieur avec le ciel qu'elle avoit appris à connoître dans le cloître. Elle passoit la plus grande partie de ses jours en méditation, parloit à Dieu comme à un père tendre, lui offroit ses larmes, son repentir, et prioit pour le bonheur de Ladislas.

Dans sa famille, elle suivoit avec in-

différence la volonté des siens : alloit, venoit selon leurs désirs, sans prendre intérêt à ses propres actions. Elle voyoit encore Ladislas ; elle l'entendoit encore, comme au moment de leur séparation. Importunée lorsqu'on venoit déranger ses rêveries, elle soupiroit après la solitude des déserts.

Monsieur de Revel avoit éte fort lié avec l'un des derniers Nonces résidant en France. Il lui écrivit sans aucun déguisement, lui peignit l'amour de Ladislas, le penchant de sa fille ; il avoua même ses vœux renouvelés, et devenus par là plus volontaires que les premiers. Mais, comme il souhaitoit ardemment le bonheur d'Eugénie, le désir de réussir lui fit aussi parler de la ruine totale de sa maison, et de l'im-

mense fortune de Ladislas, qui avoit été pendant long-temps un obstacle à son consentement, quoiqu'elle dût donner à sa fille les moyens de secourir ses compatriotes fugitifs et malheureux. Il sentoit peut-être, sans se l'avouer, que, dans leur détresse cette fortune qu'il présentoit comme un obstacle à son consentement, deviendroit, aux yeux d'un ami, une raison puissante pour plaider sa cause avec zèle. Monsieur de Revel lut cette lettre à sa famille; Eugénie fut la seule qui ne la connût point.

Madame de Revel s'étoit interdit de rien dire qui pût influer sur la volonté de sa fille; elle se reprochoit trop vivement d'avoir une fois décidé de son sort.—Pour madame de Couci, elle fai-

soit de Ladislas le sujet de tous ses entretiens ; mais c'étoit avec des calculs si froids, des retours si personnels, qu'Eugénie l'écoutoit sans être émue. Les intérêts de fortune, les prétentions de l'orgueil la frappoient comme des idées nouvelles. Si madame de Couci n'eût pas prononcé le nom de Ladislas, elle auroit pu parler de lui long-temps, et Eugénie l'entendre, comme s'il eût été question d'une personne inconnue.

Mathilde avoit bien plus d'empire sur l'ame craintive d'Eugénie. Souvent un mot d'elle, jeté au hasard, venoit détruire tous les efforts de son courage. Un regard plus triste, et qui sembloit plaindre le malheur d'une passion, faisoit frémir Eugénie. Le son de voix de Mathilde, devenu plus doux par une

tendre pitié, retentissoit dans un cœur où tout ce qui rappeloit Ladislas répondoit. La prière même d'Eugénie, ses promesses de renoncer à lui, étoient plus dangereuses pour elle, que tous les calculs de madame de Couci.

Monsieur de Revel, effrayé de voir diminuer chaque jour le peu de fonds qui lui restoit, vouloit aller dans une ville neutre, pour parvenir à correspondre avec la France. Il préferoit Hambourg; mais madame de Couci lui proposa d'aller plutôt à Kiel, où il n'étoit pas probable que les émigrés vinssent s'établir en grand nombre. Elle lui fit sentir qu'il étoit important, dans leur situation, d'empêcher que des conseils dictés par l'eprit de parti, n'arrivassent à Eugénie.

Monsieur de Revel approuva fort cette

prudente réflexion, et il en considéra davantage sa belle-mère.—" Quand une " fois j'ai décidé qu'une chose doit être," lui dit-elle, " je ne m'occupe qu'à me " sauver des conseils importuns; car, " lorsqu'on en demande, il est bien sûr " que l'on vous en donnera de contraires " à vos intentions."

—" Voilà comme il faut se conduire," disoit monsieur de Revel en la quittant; " c'est ainsi que l'on arrive à son but et " que l'on parvient à soumettre les au- " tres à ses volontés." Dans ce moment, il auroit forcé Eugénie à se marier, avec la même autorité qu'il l'avoit condamnée jadis à se faire religieuse. La foiblesse qui suit les conseils d'un caractère absolu, va bien plus loin qu'elle n'oseroit aller d'elle-même, mais aussi s'arrête promptement.

Le départ pour Kiel étant décidé, monsieur de Revel l'annonça à sa femme et à ses filles, sans demander leur avis: La veille du jour où l'on devoit quitter Ritzebüttel, Mathilde et Eugénie allèrent se promener au bord de la mer. Elles ne se parloient pas, mais s'arrêtoient involontairement à tous les endroits où le souvenir de Ladislas devenoit plus sensible. Lorsqu'elles furent arrivées à la place où il s'étoit embarqué, elles se regardèrent, et leurs mains se pressèrent en même temps. "Où nous retrouvera-t-il," s'écria Mathilde ?— "Adieu, encore une fois !" dit Eugénie, en jetant un long et douloureux regard sur cette mer sans bornes qui sembloit s'unir au ciel. Elle resta comme accablée par ses pensées, puis ajouta : "Ma

" sœur, éloignons-nous d'ici ; je de-
" vrois dire, *adieu, pour toujours ;*
" mais il m'est imposible de prononcer
" ces paroles."

Le lendemain, la famille partit ; ils arrivèrent sans aucun accident à Kiel, ville située dans une des plus belles rades de la mer Baltique. Monsieur de Revel prit une très-petite maison, distribuée à la manière du pays, c'est-à-dire composée d'une grande salle environnée de plusieurs cabinets : les fenêtres multipliées qui éclairoient le salon, donnoient en partie sur la campagne. Tous les jours à midi, on étoit averti de l'heure par le chant monotone des externes de l'université qui, enveloppés de leurs manteaux, ont coutume d'aller psalmodier devant les portes des maisons. Le

soir, les ouvriers chantoient en chœur des airs dont l'harmonie étonnoit et charmoit les étrangers. Mais la nuit, aucun bruit ne se faisoit entendre : pas une voiture ; pas le moindre mouvement. Ce silence rendoit plus lugubre la voix du crieur public chargé d'annoncer les heures dans tous les quartiers de la ville.

Les premiers jours, la famille occupée à s'arranger dans sa nouvelle demeure, oublia Ladislas ; excepté Eugénie qui indifférente à tous les séjours, regardoit tristement ces lieux nouveaux pour elle, et inconnus de celui qu'elle aimoit.

Monsieur Muller, un des plus riches négocians de Kiel, aimoit les principes de la révolution françoise, en plaignant les malheureux qu'elle avoit faits. Il s'empressoit même de les chercher pour

les obliger, croyant réparer, autant qu'il étoit en lui, les excès commis au nom d'une cause qu'il eût désiré voir plus généreusement défendue. Dès qu'il sut l'arrivée de monsieur de Revel, il vint le trouver et lui offrir ses services. Dans l'isolement où étoit cette famille, tous reçurent monsieur Muller avec une sensible satisfaction.

Quel que soit le pays où l'on arrive, quelle que soit la disposition que l'on y apporte, étranger à tout le monde, la première personne qui vient vous prévenir, la première qui vous fait entendre des paroles bienveillantes, vous devient chère.

Monsieur Muller invita monsieur de Revel et sa famille à dîner pour le dimanche suivant : ce jour il réunissoit

une société assez nombreuse, composée de gens de tout état, de toute opinion, distingués par leur esprit, leurs places, ou leur caractère.

Le consul de la république française y étoit. Sous ce toit hospitalier, il ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement d'intérêt mêlé d'embarras, à la vue d'une famille dont l'existence avoit eu tant d'éclat, et que l'on disoit si infortunée. Monsieur de Revel et lui ne se parlèrent point ; mais, dans une conversation générale, ils crurent montrer de grands égards au maître de la maison, en adressant à un tiers la réponse aux propositions que l'un deux avançoit.

Monsieur Muller avoit une femme dont le regard doux et caressant attiroit toutes les ames. Une amie également

aimable s'occupoit avec elle des malheureux. Elles habitoient la même maison, et le mari de cette dernière ajoutoit beaucoup à l'agrément de leur société. Il joignoit une variété de connoissances qui animoit tout, à une gaieté d'esprit qui contribuoit à rendre cette maison charmante.

Monsieur de Revel, blessé d'abord de se voir invité avec le consul de France, finit cependant par le trouver assez bon homme; en sortant, il ne le salua pas, mais tous deux se jetèrent un regard qui les laissa sans animosité.

CHAPITRE VI.

Lorsque la famille fut un peu revenue de cet étonnement mêlé de tristesse, qu'on éprouve toujours en arrivant dans un lieu inconnu, monsieur de Revel calcula, d'après les prix du pays, ce que devoit leur coûter le plus strict nécessaire. Après qu'il eut écrit, et qu'ils eurent rapproché ce qu'ils possédoient des dépenses indispensables, tous se regardèrent d'un air consterné. Chacun d'eux s'étoit d'abord récrié sur les privations que monsieur de Revel imposoit,

et ils finirent par voir que les plus pénibles étoient insuffisantes.

Monsieur de Revel considéroit tristement le papier où il avoit cherché à établir une balance impossible à trouver. —Madame de Couci ne manqua pas de dire, en s'adressant à Eugénie, qu'il falloit avoir reçu des grâces particulières du ciel, pour voir et laisser ses parens malheureux, lorsqu'on pouvoit changer leur situation.

Pour la première fois, Eugénie sentit son ame se révolter, en pensant que madame de Couci avoit particulièrement insisté sur les vœux qu'aujourd'hui on vouloit lui faire abjurer. Toute émue, elle se retourna, prête à demander à sa grand'mère si elle n'avoit pas connu la sainteté des engagemens prescrits à sa

jeunesse, obtenus de son inexpérience ? Mais la vue de son air souffrant et le respect pour son âge arrêtèrent le reproche ; et il ne résulta de ce mouvement trop vif que la résolution de ne jamais lui répondre un seul mot qui pût ajouter à ses peines.

Cependant Eugénie, sans hésiter sur ses devoirs, restoit effrayée devant tant d'infortune. Les peines de ses parens portoient sa pensée vers le bonheur qu'elle auroit eu à les secourir. Madame de Revel anéantie ne disoit pas un mot ; Mathilde jetoit sur son enfant des yeux que l'inquiétude maternelle remplissoit de crainte. Eugénie, accablée par leur douleur, sentit son courage se ranimer, en se flattant que, par le travail, elle parviendroit à adoucir

leur sort. Elle dit à son père: " Madame Muller m'a priée plusieurs fois " de venir la revoir, de m'adresser à " elle en toute circonstance. Peut- " être lui seroit-il possible de placer ici " des ouvrages semblables à ceux que " je faisois à l'abbaye de P***, pour " être vendus au profit des pauvres." —" Cette expression est exacte," dit madame de Couci; " nous voilà en ef- " fet vraiment pauvres; mais je doute, " Eugénie, que ces ouvrages suffisent " pour soutenir vos parens. Au sur- " plus, je l'observe sans intérêt person- " nel; car il me reste peu de temps à " vivre. Je vous plains seulement " d'avoir toujours présent le malheur " des vôtres."

Dès le lendemain matin, Eugénie

alla chez madame Muller. Elle lui exposa en tremblant la détresse de sa famille, et fut plus timide encore, lorsqu'elle lui demanda si des broderies faites avec soin, pourroient être achetées dans cette ville ?—Madame Muller l'assura qu'elle se feroit honneur de vendre elle-même ses ouvrages, et la pria de lui en apporter promptement, et à mesure qu'il y en auroit de finis.

De retour chez son père, Eugénie commença à travailler avec un zèle, une ardeur qui devoit altérer sa santé, mais qui du moins pouvoit la distraire un peu du souvenir de Ladislas.—Monsieur de Revel, voyant son courage, chercha aussi à rendre ses talens utiles. Il avoit observé que, dans cette ville, on posoit devant toutes les fenêtres des

stores de toile, représentant des paysages. Dans sa jeunesse il avoit beaucoup aimé la peinture; il se mit à peindre quelques-unes des vues de France, et il espéra pouvoir contribuer à faire subsister sa famille.—Mathilde avoit été trop gâtée dans son enfance pour savoir rien parfaitement; mais elle avoit du goût et faisoit d'assez jolies fleurs: elle se mit aussi à travailler auprès d'Eugénie.

Madame de Revel fut chargée de soigner le petit Victor, qui les dérangeoit tous, ne sachant que devenir, depuis qu'il n'étoit plus l'objet de l'occupation générale.

Pendant que monsieur de Revel et ses filles travailloient dans la salle commune, madame de Couci les regardoit,

tournant sa tabatière dans ses doigts. Elle jetoit de grands soupirs, demandoit l'heure à chaque instant, et n'aspiroit qu'à voir arriver la fin de la journée. Trop souvent elle réveilloit le chagrin de la famille par ses réflexions ou son humeur.

Le troisième jour qu'elle passoit ainsi, témoin du travail de ses enfans, son oisiveté commença à lui peser. Elle regrettoit, disoit-elle, que son âge la rendît incapable d'être utile. Eugénie, pour la consoler, l'assura qu'ils étoient satisfaits de la servir ; mais Mathilde, la vive, l'inconsidérée Mathilde, trouva que sa grand'mère avoit raison, et pouvoit aussi contribuer au bien-être de tous ; qu'elle étoit fort en état d'apprendre à lire le français à de jeunes filles.

Alors s'éleva un orage: madame de Couci s'écria que ses enfans vouloient lui faire sentir qu'elle leur étoit à charge. Avec quelle amertume elle exprimoit le regret de n'avoir pas fini ses jours en France, avant de connoître les infirmités de l'âge, les revers de la fortune et les inquiétudes du besoin!—Mathilde s'excusoit, et assuroit sa grand'mère qu'elle avoit cru répondre à ses désirs, en lui donnant un moyen de se joindre à leurs efforts.—Rien ne pouvoit calmer madame de Couci. Elle ne s'étoit pas encore soumise à sa situation. D'ailleurs, c'est de l'ame que doivent venir les résolutions courageuses; conseillées par les autres, elles paroissent des reproches ou des leçons. Mathilde, infortunée elle-même, n'avoit pas songé

à la délicatesse que demande le riche devenu malheureux: c'est de bien loin qu'il faut lui montrer le travail et sa récompense..... Aussi, lorsqu'après quelques jours, madame de Couci dit à Eugénie d'engager madame Muller à lui procurer des écolières, elle ajouta avec aigreur: "il faut suivre les avis de Mathilde."

Le moment le plus pénible fut celui où Eugénie porta leur ouvrage à madame Muller, et en reçut le prix. Une secrète horreur parcouroit ses veines; elle revint sans s'arrêter, et présenta cet argent à son père.—Monsieur de Revel sentit sa main trembler; ses doigts se retiroient plutôt que de prendre le payement de sa peine. O premier salaire d'un premier travail, que vous êtes pe-

sant à recevoir! La satisfaction de se suffire à soi-même ne console pas d'abord; l'on ne sent que le besoin.

Ce jour fut terrible, car ils étoient encore forcés de s'avouer que leur ouvrage avoit été payé bien au-delà de sa valeur, et sûrement acheté par la bienfaisance. Le zèle qu'ils avoient mis à travailler fut éteint; le peu de gaieté méme qu'ils avoient éprouvé en voyant leurs succès, n'existoit plus. Chacun d'eux, tristement assis à sa place accoutumée, s'abandonnoit à ses réflexions.

Ce fut l'instant que madame de Couci choisit pour reparler de Ladislas. "Certes, il seroit bien affligé s'il nous "voyoit!" dit-elle, sans s'adresser à personne en particulier.—Eugénie l'avoit pensé en allant chez madame Mul-

ler, et l'avoit bien plus senti en revenant. " Comme il rougiroit," se disoit-elle, " s'il nous voyoit accepter des se-" cours étrangers, sous l'apparence " d'une dette payée à notre travail !"— Aussi tout-à-coup elle s'écria : " Mon " père, ne portons plus notre ouvrage " aux riches. Il doit y avoir dans la " ville des marchands, des gens qui " font travailler et vendent à leur pro-" fit tâchons qu'ils nous emploient : " trop contens, si en existant nous-" mêmes, nous pouvons leur faire ga-" gner quelque chose."

Monsieur de Revel approuva fort cette idée qui satisfaisoit son ame. Il se voyoit commençant pour ainsi dire une seconde émigration. Dans la première, que l'on peut appeler l'émigration riche,

les Français étoient venus où on les appeloit, où l'on se félicitoit de les recevoir, enfin, où ils vouloient aller. Sortis de France avec le revenu d'une année, ils l'avoient dépensé sans prévoyance, croyant retrouver bientót et leur pays et leur fortune. A cette seconde époque, ils s'arrêtoient là où on leur permettoit de rester. Leurs biens étoient vendus, la France leur étoit fermée ; ils n'espéroient plus ; mais, sans se plaindre, ils luttoient contre l'infortune. Si une sagesse austère leur reprochoit de s'être trop livres aux illusions, ils pouvoient du moins répondre qu'aucun malheur n'étonnoit leur courage.

CHAPITRE VII.

Monsieur de Revel et Mathilde s'étoient mis au travail avec une ardeur trop vive pour se soutenir long-temps. D'abord ils voyoient à regret arriver la fin du jour qui ne permettoit plus à l'un de peindre, à l'autre de composer ses fleurs. Cet excès de zèle devoit bientôt les fatiguer ; le dégoût s'empara d'eux. Ils étoient obligés de se rappeler mutuellement leur déplorable situation, pour se déterminer à poursuivre un travail que le défaut d'habitude rendoit une tâche

pénible. Mais Eugénie accoutumée à s'occuper, avoit, dès le premier moment, réglé sa journée, comme si, par le passé, elle eût été soumise à de pareils besoins, ou qu'ils dussent être les mêmes à l'avenir.

Suivant le plan qu'elle s'étoit proposé, à la fin du mois elle alla porter son travail à un marchand dont le commerce consistoit principalement en ouvrages faits à l'aiguille. L'homme ainsi que la femme étoient d'honnêtes gens ayant une bonne réputation, et secourant volontiers les malheureux, selon leurs moyens. Mais dès qu'il s'agissoit de mettre un prix au travail, ils auroient cru manquer à leurs connoissances, s'ils n'avoient pas marchandé strictement avec l'ouvrier.

Eugénie leur étoit inconnue ; et d'ailleurs il faut être habitué à un état élevé, pour bien savoir ce que souffre le riche devenu pauvre. L'homme forcé de gagner sa vie, ne considère dans l'ouvrage que le travail. Eugénie vit donc le sien tourné et retourné, d'un air qui affectoit de ne le trouver ni bien ni mal. Le mari et la femme se le passoient tour à tour, calculant ce qu'ils y pourroient perdre ou gagner, jetant chaque morceau l'un après l'autre sur le comptoir, et se communiquant devant elle leur opinion.—Eugénie se sentoit rougir et pâlir ; debout en silence, elle ne pouvoit parler, et de grosses larmes couloient sur son visage.

Le mari et la femme, après s'être long-temps débattus sur la valeur des

objets qu'elle leur présentoit, la regardèrent en même temps pour lui dire ce que le marchand appelle son dernier mot..... La parole expira sur leurs lèvres, en voyant cette figure céleste couverte de larmes.... ils devinrent même polis : le mari alla lui chercher une chaise, car ils ne lui avoient pas proposé de s'asseoir.

" Puisque ce travail n'a aucune va-" leur," dit Eugénie, " rendez-le-moi." —" Ce n'est pas ce qui nous arrête," répondit le femme ; " il est au con-" traire fait avec trop de soin. C'est " l'ouvrage de gens accoutumés à ne " pas compter la journée ; et nous ne " pouvons savoir d'abord, si nous trou-" verions, en le vendant, de quoi payer " le temps qu'on y a mis."—" S'il n'y " a que cette difficulté," reprit Eugénie,

"je puis vous dire que les personnes "qui m'envoient demandent peu; et "ce peu sera suffisant, car elles ne vou- "droient pas vous exposer à perdre pour "vous en défaire."

Le mari et la femme lui remirent donc le prix qu'ils avoient eu l'intention de lui donner; prix modique, qu'ils offrirent avec embarras, et qu'elle reçut la mort dans le cœur. Mille fois elle avoit été au moment de fuir, en leur laissant l'ouvrage qu'elle avoit apporté; mais il falloit faire vivre ses parens.

Eugénie dévorant ses larmes revint, sans leur apprendre ce qu'elle avoit souffert durant cet humiliant débat.—Jamais sa famille ne connut ses peines: aussi toutes retomboient sur son cœur et consumoient ses forces, sans altérer ni sa douceur ni son courage.

Monsieur de Revel voyoit souvent l'ennui accabler Mathilde. Quand elle commençoit à pâlir, et à regarder son ouvrage sans travailler, il exigeoit que ses deux filles allassent respirer l'air pur de la campagne: alors il restoit seul à s'occuper pour le bien de tous.

Mathilde, passée en un instant de la magnificence à la plus grande détresse, ne regrettoit qu'Edmond. Dès qu'elle se trouvoit seule avec sa sœur, elle l'entretenoit du bonheur dont elle avoit joui la première année d'une union si chère.—
" Ah! disoit-elle, toutes les peines que
" j'éprouve aujourd'hui seroient chan-
" gées en consolations, s'il étoit près de
" moi. Un regard satisfait, un mot
" d'estime releveroient mon ame pour
" bien des jours."

Séparés, l'on ne se rappelle plus ni les petites discussions, ni les momens d'humeur, ni les différences de caractère. L'absence, comme la mort, ne laisse dans le souvenir que les qualités de ce qu'on aime. A Kiel toutes les pensées de Mathilde la portoient vers Edmond : elle ne parloit plus que de lui ; elle étoit toujours accupée des dangers qu'il pouvoit courir. Eugénie écoutoit sa sœur sans se lasser ; et, malgré elle, le nom de Ladislas retentissoit dans son cœur, lorsqu'elle entendoit Mathilde regretter et nommer Edmond.

Elles se promenoient,..... et ces lieux, qnoique inconnus, n'éveilloient pourtant pas leur curiosité. Ils attiroient leurs regards, sans exciter aucun de ces mouvemens vifs et soudains qui font sortir de

soi-même et forcent à se parler. La verdure, dans les climats du nord, a une teinte particulière dont la couleur égale et tendre peu à peu vous repose et vous calme. Sur la côte de Kiel, la pente des montagnes, les sinuosités du rivage, et en général le mouvement des terres n'a rien de brusque ni de heurté. Cet aspect, ne produisant aucune surprise, laisse l'ame dans la même situation; état qui a ses charmes et peut-être plus encore lorsqu'on est malheureux. Assises dans la campagne, elles s'abandonnoient à de longues rêveries, elles éprouvoient une sorte de vague; et sans avoir été distraites, revenoient moins agitées.

Monsieur de Revel alla revoir monsieur Muller; il en fut reçu avec cet air obligeant, ce désir d'être utile qui encou-

rage la confiance. Monsieur de Revel lui parla pour la première fois de l'existence qu'il avoit eue en France, et des biens qu'il y avoit possédés. Peut-être lui sembloit-il, qu'en commençant par le récit de sa fortune passée, il ennoblissoit en quelque sorte la détresse de sa situation présente. Cependant il ne pouvoit consentir à exprimer l'étendue de ses peines, et jusqu'où il portoit ses craintes. Mais après tant d'éclat, les privations d'une vie commune devoient encore paroître un malheur extraordinaire. Il finit par lui demander, s'il ne seroit pas possible d'engager le consul de France à faire parvenir une lettre à madame de Sanzei. Monsieur Muller rejeta ce moyen qui compromettroit le consul, ou exposeroit monsieur de Revel à

un refus; mais il lui annonça qu'un de ses associés partiroit bientôt pour Paris, et il lui promit qu'il prendroit ses commissions et les exécuteroit fidèlement.

Monsieur de Revel vint bien vîte annoncer cette heureuse uouvelle à sa famille. Quelle extrême joie d'écrire aux siens, d'en espérer une réponse.

CHAPITRE VIII.

TOUTE la famille quitta son ouvrage pour se mettre à écrire à Edmond et à Ernestine. Les pages se remplissoient de questions que chacun d'eux faisoit, suivant son caractère et ses sentimens.

Monsieur de Revel demandoit des fonds, et qu'on lui rendît une espèce de compte de sa fortune. Madame de Couci prioit Ernestine de lui donner les moyens d'aller la rejoindre; et sans témoigner qu'elle croyoit en être ou-

bliée, elle lui disoit de se rappeler sa vieille grand'mère.—Mathilde peignoit à Edmond le bonheur dont il pourroit jouir dans un pays tranquille. Elle l'engageoit à revenir, l'en supplioit au nom de son enfant, et lui racontoit mille petits traits de son intelligence qui commençoit à se développer, et qui devoient enchanter un père. Madame de Revel, sans penser qu'elle parloit devant Eugénie, dit qu'elle venoit d'écrire un mot à Ladislas.

Ce fut alors qu'Eugénie apprit qu'il étoit en France. Saisie d'effroi, elle demande comment il a pu prendre cette résolution téméraire ?—Mathilde avoue qu'il est allé chercher Edmond.—Eugénie se reproche de n'avoir pas deviné que le sentiment le plus généreux devoit

le conduire, et que les périls seroient
pour lui un attrait de plus. Elle ac-
cuse ses parens, elle accuse Mathilde.
" Pourquoi," lui dit-elle, " ne m'a-
" voir pas avertie ? j'aurois bien su l'ar-
" rêter."—Puis s'en prenant à elle-
même, elle se fait un crime de sa vertu.
Que n'a-t-elle obéi à son père ! Par quel
vain orgueil avoir refusé de se soumettre
à l'autorite de l'église !—Tout à coup se
rappelant que ses craintes, que ses
prières ont toutes été pour Edmond,
elle tombe à genoux suppliante : " Sau-
" vez-le, ô mon Dieu !" s'écrie-t-elle,
" mais protégez aussi Ladislas."—Ses
parens veulent la rassurer ; pour toute
réponse elle leur dit : " Sa vie est me-
" nacée ; vous deviez le savoir."—Elle
se plaint qu'un pressentiment secret ne

l'ait pas éclairée. Pendant ce temps, combien n'a-t-elle pas gémi en elle-même sur la situation des siens, exempte du moins de tout péril! Peut-être a-t-elle fatigué le ciel par des demandes importunes, tandis qu'elle n'auroit dû l'implorer que pour Ladislas. Elle interroge sa pensée, recherche s'il ne lui est pas échappé une impatience, un murmure; elle se reproche même ses larmes: malheureuse, malheureuse Eugénie!

Depuis ce moment, loin d'éviter le souvenir de Ladislas, elle nétoit plus occupée que des dangers qu'il pouvoit courir. La lecture des journaux, jusqu'alors redoutée, lui devenoit nécessaire; elle les saisissoit avidement, les parcouroit sans les lire, et cherchoit en

tremblant le nom qu'elle frémissoit d'y trouver.

Eugénie ne pouvoit rester en place. A tout instant elle alloit chez madame Muller, quelquefois arrivoit à sa porte, et n'osoit pénétrer jusque chez elle.... D'autres fois elle entroit dans sa chambre, et la regardoit avec des yeux qui sollicitoient une réponse à la question qu'elle craignoit de faire.....Souvent assise dans un coin du salon, elle attendoit avec impatience les étrangers, désiroit les indifférens, ceux qui ne prendroient pas garde s'ils pouvoient l'affliger.....Presque morte, elles les écoutoit parler de la terreur : à un seul nom sembloit attaché son dernier soupir.

Quand tout le monde s'en alloit de chez madame Muller, et qu'Eugénie

ne pouvoit plus rien apprendre snr Ladislas, elle sortoit, revenoit lentement, seule et la dernière ; ne comprenant pas comment un étranger si illustre restoit inconnu.....“ Il vit, se disoit-elle, “ je l'espère ; je le crois....; mais peut-“ être est-il languissant au fond d'une “ prison....Que Mathilde est heureuse “ de savoir Edmond dans la Vendée “ à la tête d'un parti !”

Lorsque monsieur de Revel porta ses lettres à monsieur Muller, son associé refusa de se charger d'un paquet trop volumineux. Il consentit seulement à prendre sur une espèce d'agenda la lettre initiale des personnes à qui il falloit s'adresser. Monsieur de Revel, sous ses yeux, écrivit quelques mots inintelligibles pour tous, mais qui devoient lui

indiquer les informations qu'il pouvoit prendre ; puis il revint tristement rapporter à sa famille ces lettres auxquelles ils avoient attaché toutes leurs espérances. Temps affreux où ni l'affection ni l'inquiétude ne pouvoit parvenir à ceux qu'on amoit! Ayant perdu l'espoir de donner de leurs nouvelles et d'en recevoir de leurs proches, ils se trouvèrent plus à plaindre qu'ils n'étoient auparavant.

CHAPITRE IX.

Eugénie ne pouvoit excuser Mathilde de lui avoir caché les projets de Ladislas ; elle la fuyoit. Sa sœur commençoit à penser qu'elle avoit lieu de se plaindre : elle la cherchoit avec empressement. Plus attentive, plus tendre, elle revenoit toujours la trouver, et lui disoit : " Je t'appelois pour te confier " ce projet auquel mon père et moi " nous nous opposions. C'est lui, c'est " Ladislas qui n'a jamais voulu permet-

tre qu'on t'en instruisît: tu l'excuses sans doute; ne peux-tu me pardonner?"

Quand elle nommoit Ladislas, Eugénie ne répondoit plus; elle se craignoit, et s'efforçoit de renfermer en elle-même les reproches dont son cœur étoit plein. —Aussi elle lui dit un jour: "Mathilde, tu as consenti qu'il s'exposât: " ce n'est plus avec toi que je puis gémir et trembler. Parle-moi d'Edmond, de tes peines; j'ai encore des " larmes pour tes chagrins; mais ne " parle plus de Ladislas."

Mathilde cachoit soigneusement à ses parens les plaintes de sa sœur. Eugénie continuoit à travailler pour eux tous, mais en silence. Sa vie n'étoit plus qu'une crainte, sa pensée qu'une prière.

Il y avoit déjà deux mois qu'ils étoient à Kiel, lorsqu'un jour monsieur Muller accourut triomphant leur apporter une petite lettre d'Edmond que son associé venoit de lui envoyer. Edmond leur mandoit que Ladislas l'avoit rejoint, et que, devenus frères d'armes et d'affection, ils n'étoient occupés que des amis absens.—Eugénie et Mathilde, rassurées en les sachant ensemble, redevinrent nécessaires l'une à l'autre. Depuis que le même intérêt, les mêmes inquiétudes les unissoient, elles ne se quittoient plus. A son tour Eugénie repentante, prioit sa sœur d'oublier ses injustes reproches.

Si d'horribles pressentimens les troubloient quelquefois, plus souvent l'espérance ranimoit leur courage. Elles

se flattoient qu'Edmond et Ladislas, à la tête d'un parti, devoient changer la face des affaires.

Madame de Couci attendoit avec impatience des nouvelles de madame de Sanzei. "Elle seule," disoit-elle, "pourroit parvenir à sauver les biens de leur maison.—Monsieur de Revel le pensoit aussi, car il rendoit justice à la fermeté de son caractère, et ne doutoit pas qu'elle ne mît sa gloire à réclamer les propriétés de ses parens avant les siennes. Tous convenoient que dans ce temps de crise, ses défauts mémes serviroient à rendre ses vertus plus actives.

Si la famille éprouvoit encore des jours d'abattement depuis la lettre d'Edmond, il en étoit bien plus où leur esprit s'égaroit dans de flatteuses illusions. Alors

ils croyoient déja toucher au retour de leur fortune. Que de projets pour en jouir plus sagement, et pour ne jamais oublier la leçon du malheur!

Le dimanche, car avec le travail ils connurent le prix des jours de repos, le dimanche ils alloient en famille se promener dans la campagne. On étoit au milieu de l'été; la longueur des jours qui dans le nord laisse à peine sentir la nuit, leur permettoit d'étendre leurs courses au loin.

Monsieur de Revel dans la vue de dis traire sa famille, se plaisoit à lui faire admirer les riches pâturages du Holstein, les beaux arbres qui bordent la Baltique, cette mer dont les eaux pâles ne diffèrent point de celles des lacs nombreux dont le pays est embelli, et ces gazons tou-

jours verts qui se perdent sous les vagues. Ils étoient frappés de cette physionomie étrangère que chacun trouve à la nature dans les climats éloignés de celui qui l'a vu naître. L'aspect riant du lac de Ploen les faisoit en quelque sorte respirer plus à l'aise. Ne possédant rien à eux, ils apprirent, comme le pauvre, à faire leur délassement d'une promenade, leur récompense d'un beau jour, et enfin à jouir des biens accordés à tous.

Toutes les semaines étoient semblables ; un travail nécessaire, mais que l'habitude commençoit à rendre moins fatigant ; des privations qui s'étendoient sur tous les détails de la vie, et dont aucun d'eux n'osoit se plaindre, dans la crainte de les rendre plus sensibles aux autres. Ils supportoient chaque peine

nouvelle sans laisser échapper un murmure: on voyoit qu'ils se disoient: "Dieu préserve ma famille de la sentir "comme moi!"

Cependant il y avoit déjà long-temps qu'ils avoient reçu la lettre d'Edmond, et depuis il n'avoit plus écrit. Les espérances s'affoiblissoient, et ils tomboient dans le découragement. Monsieur de Revel crut devoir leur procurer une nouvelle distraction. Un dimanche il loua, pour la journée, une de ces petites voitures d'osier à l'usage des gens de la campagne.

Ils allèrent voir le lac d'Eutin, célébré par les voyageurs. Ce lac est encaissé aux pieds de hautes montagnes couvertes d'arbres antiques, dont les ombres se prolongent sur la surface des eaux. Tout ce

lieu a une teinte sombre, un aspect solennel. La famillle assise au bord du lac contemploit ce site romantique dans une sorte de recueillement. Les sentimens dont leurs cœurs étoient pleins, se réveillèrent avec plus de force.

Absorbés dans leurs rêveries ils ne se parloient plus, lorsque monsieur de Revel, effrayé de la tristesse qui s'emparoit de son ame, releva sa téte tout à coup. Il aperçut Eugénie et Mathilde qui, rapprochées l'une de l'autre, se tenoient les mains pressées ; elles pleuroient, et il étoit facile de juger qu'elles pensoient à Edmond et à Ladislas. " Venez, mes " enfans," dit monsieur de Revel en se levant, " venez, nous les reverrons."

CHAPITRE X.

Monsieur de Revel cherchoit à ranimer dans l'ame de ses enfants une confiance qu'il étoit loin de conserver. Les jours, les semaines se succédoient, sans recevoir aucune nouvelle d'Edmond. Il avoit su trouver le moyen d'écrire ; et depuis, aucune lettre n'étoit parvenue. Son silence ne pouvoit donc s'expliquer, qu'en le supposant exposé à de nouveaux dangers.

L'inquiétude dévoroit Mathilde ; un sentiment de crainte la faisoit tressaillir

à tous les instans. Un mot prononcé plus bas qu'à l'ordinaire, un regard qui lui sembloit plus triste l'effrayoit: elle ne souffroit pas que l'on essayât de la rassurer. La raison de ses parens lui paroissoit de l'indifférence, et Eugénie, parvenue à renfermer ses peines dans son cœur, lui sembloit insensible.

Loin de réfléchir combien il étoit cruel d'ajouter à ses tourmens, Mathilde lui communiquoit ses alarmes. Elle avoit besoin de voir couler ses pleurs, à la seule pensée des dangers de Ladislas qu'elle ne trouvoit pas assez vivement aimé. Mais quand elle voyoit Eugénie désolée, alors se reprochant sa dureté, pour calmer sa sœur, elle lui parloit du jour où Edmond et Ladislas reviendroient. Son ame de feu, son imagination trop

vive vouloient que la timide Eugénie ressentît comme elle la douleur ou l'espérance ;....qu'elle s'arrêtât sur le bonheur de les revoir, qu'elle lui dît comment elle recevroit ces deux objets de leur inquiétude et de leur amour.....Désespérée ou ravie elle déchiroit également le cœur de la malheureuse Eugénie.

Mathilde avoit fait passer dans l'ame des ses parens l'espèce de terreur qui s'étoit emparée d'elle. Son père n'avoit plus la force de suppporter sa vue. Vers la fin du jour il erroit seul dans la campagne et ne rentroit qu'à la nuit. Le travail devenoit plus difficile au moment où les ressources épuissées le rendoient plus nécessaire.

Au milieu de toutes ces peines, monsieur de Revel reçut une réponse de son

ancien ami. Sans acquiescer à sa demande, on ne la rejetoit pas non plus entièrement. Le Nonce lui mandoit qu'il faisoit chercher des exemples qui pussent servir d'autorité ; mais il ne dissimuloit pas qu'il seroit indispensable qu'Eugénie elle-même réclamât contre ses vœux.

Monsieur de Revel fit part de cette lettre à sa famille. Déterminé à vaincre la résistance d'Eugénie, loin d'imposer à sa belle-mère comme il avoit fait jusqu'alors, il la laissoit reprocher à sa fille tous les malheurs dont elle eût pu les sauver. Quand il la voyoit près de succomber à des tourmens si répétés, il s'encourageoit à ne pas la défendre, se flattant que la persécution ou la pitié la feroit consentir aux démarches qui lui seroient demandées.

Monsieur de Revel, résigné à travailler pour soutenir sa famille, pensoit avec effroi qu'il pouvoit mourir et la laisser dans le besoin. Il voyoit un moyen de donner à ses enfans un appui honorable, et se croyoit, comme père, obligé de le saisir, résolu qu'il étoit à ne jamais partager leur bien-être.

Madame de Couci, abandonnée à toute l'âpreté de son humeur, s'y livroit d'autant plus qu'elle se persuadoit aussi conduire Eugénie à une destinée plus heureuse. Le matin, le soir, à toute heure, dans toute circonstance, elle la poursuivoit de reproches amers. Madame de Revel plus sensible, mais sans courage, l'affligeoit bien plus encore. Souvent, les yeux baignés de larmes, elle lui montroit le petit Victor, et disoit :

" Ma fille, considère cet enfant qui de-
" voit être si heureux ! tu pourrois lui
" rendre tout ce qu'il a perdu."

Eugénie alloit prier ; mais la prière ne la soulageoit plus.—Depuis que Ladislas étoit en France, elle n'avoit invoqué le ciel que pour lui, et ne trouvoit plus à l'implorer pour elle-même. A genoux, elle disoit seulement : " Mon " Dieu ! regardez-moi ;" et souhaitoit la mort qu'elle n'osoit demander.

Sa santé se détruisoit. Si elle eût laissé échapper une plainte, ses parens auroient mis plus de douceur, plus de bonté dans leurs représentations ; mais, ne se faisant aucune idée de cette soumission religieuse qui se courbe devant la volonté suprême, sans se permettre le plus léger murmure, ils s'adressoient à

Eugénie comme à un cœur inaccessible à la pitié.

Depuis la lettre du Nonce, il n'y avoit plus eu de repos dans la famillle. Cependant un malheur plus grand les attendoit. Un matin, monsieur Muller vint à une heure où l'on n'avoit pas coutume de le voir. Il s'efforçoit de paroître tranquille, et ses yeux baissés craignoient de rencontrer ceux des infortunés dont il alloit combler les peines.

Eugénie attendoit, sans respirer, ce qu'il avoit à dire.—Mathilde, les mains jointes, demandoit en tremblant des nouvelles d'Edmond. — " Je n'en ai point," répondit-il; et il s'assit sans pouvoir poursuivre.—" Mais," repritelle, " vous veniez pour nous parler; et

" il vous est impossible de prononcer " une parole."—Monsieur Muller, cherchant un détour, lui dit qu'il venoit demander à monsieur de Revel de lui rendre un service.—" Mon père utile " à quelqu'un au monde !" s'écria Mathilde: " vous vous trompez; nous ne " sommes plus heureux."—" Mon as" socié se trouve impliqué dans une af" faire fâcheuse, et je venois prier mon" sieur votre père de me donner une " lettre pour la France."

Monsieur de Revel parut. Déjà une terreur inexprimable avoit saisi sa famille; tous debout entouroient monsieur Muller.—Monsieur de Revel s'approcha et lui tendit la main. Monsieur Muller prit cette main dans les siennes, et la serra de manière à faire compren-

dre à ce malheureux père qu'il devoit lui parler seul.

Ils sortirent ensemble. Monsieur Muller, en l'emmenant, hâtoit sa marche pour ne pas lui laisser le temps de l'interroger. Il se borna à lui dire: "Ma
" femme a reçu une lettre qui lui ap-
" prend que les républicains ont rem-
" porté une grande victoire dans la
" Vendée. C'est pour que vous l'an-
" nonciez avec ménagement à vos en-
" fans, que je suis venu vous cher-
" cher."

Monsieur de Revel n'osoit penser à tout ce que cette nouvelle faisoit craindre. Il trembloit; il n'avoit pas la force d'avancer: enfin ils arrivèrent chez madame Muller.—La figure bouleversée de cette excellente femme lui

apprit ce qu'elle alloit lui dire.—Elle essayoit de l'y préparer par quelques mots.....Il l'interrompit: "Parlez, madame," lui dit-il, "parlez; depuis long-
"temps je n'éprouve et n'attends que
"des malheurs."—Madame Muller lui remit, en tremblant, un journal arrivé le matin même.

Les Républicains proclamoient la défaite des royalistes, et annonçoient qu'un de leurs chefs, Edmond de Revel, avoit péri à leur tête.—"Quelle perte!" s'écria monsieur de Revel fondant en larmes: "Vous n'avez pas con-
"nu ce brave jeune homme.....tout ce
"qui le connoissoit l'aimoit.....Que de-
"viendra ma pauvre fille!"—Madame Muller voulut lui faire observer que depuis long-temps Mathilde sembloit

presentir son malheur.—“ Ah !” s'écria-t-il, “ la mort de ceux qu'on perd à “ l'armée tombe de tout son poids sur “ le cœur ; toujours redoutée, elle ar-“ rive encore inattendue.”

Monsieur de Revel seul avec madame Muller pleuroit, soulagé du moins de pouvoir se livrer sans contrainte à ses regrets. Il cherchoit en vain la force de retourner près des siens, d'y porter une apparente tranquillité qui lui donnât le temps d'apprendre à Mathilde ce funeste événement.

Elle étoit restée près de sa mère : une voix secrète sembloit l'avertir ; elle di-soit à sa sœur : “ L'une de nous a tout “ perdu.... je le sens.... j'en suis sûre....”

Son père tardant à venir, elle courut chez madame Muller ; et sans vouloir

qu'on l'annoncât, sans qu'on pût l'arrêter, elle entra, vit monsieur de Revel en pleurs, et s'aperçut que madame Muller cachoit un papier : elle le lui arracha des mains. Dès qu'elle le tint dans les siennes, elle n'osa plus le lire. —" O mon Edmond," s'écrioit-elle, puis s'arrêtoit, joignoit les mains, et s'adressant au ciel : " Mon Dieu, mon " Dieu ! faites que je ne voie pas le nom d'Edmond !"—Sa mère, sa sœur arrivèrent : elle les regardoit épouvantée, leur montroit le journal qu'elle tenoit encore, sans avoir pu l'ouvrir....enfin elle y jeta les yeux, et voyant le nom d'Edmond, elle tomba évanouie.

Monsieur de Revel dit à Eugénie d'aller chercher l'enfant de Mathilde. Elle restoit immobile, n'osant deman-

der le sort de Ladislas. Monsieur de Revel la devina, et lui dit : " Edmond est seul nommé."—Rassurée sur Ladislas, elle pleuroit Edmond et sentoit toute la douleur de sa sœur.—Elle apporta le petit Victor. Lorsque Mathilde reprit connoissance, Eugénie à genoux devant elle, lui dit : " Regarde " ton fils ; conserve-toi pour le fils " d'Edmond." — Mathilde jetoit des cris affreux, détournoit la tête en le plaignant de vivre....; elle relut ce journal...Infortunée ! une seule ligne détruisoit le reste de sa vie. Une seule ligne pour dire qu'il n'est plus ; un moment pour l'annoncer : et tout est fini pour elle ; tout est fini sans retour.

CHAPITRE XI.

Mathilde accablée, ne pleuroit point. Sa main tenoit toujours le journal qu'on avoit en vain cherché à lui ôter. Tantôt le regardant sans le lire, tantôt l'éloignant avec horreur, elle jetoit des cris suivis d'un long silence.

La voiture de madame Muller l'avoit ramenée chez monsieur de Revel, sans qu'elle se fût aperçue qu'on la changeât de lieu. Le jour, la nuit s'étoient passés; et ni les regrets, ni les pleurs de ses parens n'avoient pu faire couler ses

larmes : pas un mot qui leur dît qu'elle les entendoit.

Le soir du second jour, sa mère se mit à genoux, et lui présentant son enfant, elle la supplia de prendre pitié d'eux tous. Mathilde la repoussoit de la main, sans répondre, sans jeter un regard sur sa famille désolée. Son esprit indépendant, son caractère indompté faisoient tout craindre d'une ame frappée dans l'objet de son amour, et déjà fatiguée de résister au malheur. Mathilde ne disoit point qu'elle vouloit suivre Edmond ; mais on le voyoit, on le sentoit, et sa mère épouvantée mouroit à ses pieds.

Eugénie occupée seulement à sauver sa sœur de ce premier moment de désespoir, et ne réfléchissant pas

combien une confiance trompeuse rendroit sa douleur plus amère, lui dit: "Conserve-toi pour ton enfant, peut-"être même pour Edmond."—Mathilde ouvrit les yeux, saisit la main de sa sœur: "Répète ce que tu viens de "dire, je t'en conjure."—"Ah!" reprit Eugénie, "plusieurs fois les Ré-"publicains ont dit la Vendée détruite, "et nous voyons qu'elle existe encore: "S'ils s'étoient trompés sur le sort "d'Edmond!..."—"Tu dis vrai," s'écria Mathilde hors d'elle-même, "le ciel "t'inspire, car tu es un ange..... O "que j'allois être coupable!....que se-"roit devenu Edmond, lorsqu'à son re-"tour, il ne m'auroit pas retrouvée?".... "Oui, tu dis vrai; ils se sont vantés de "sa mort; mais c'est un mensonge...."

—A ce long silence succéda une espèce de délire, une certitude qu'elle le reverroit.

Madame de Couci considéroit la figure égarée de Mathilde, et pour la première fois sa raison effrayée se taisoit devant le malheur.—" Il vit," disoit Mathilde, les mains jointes et les yeux levés au ciel.—Monsieur de Revel, craignant d'avoir à reporter la mort une seconde fois dans l'ame de sa fille, lui dit d'une voix tremblante : " Mon enfant, " ne t'abuse pas."—Mathilde lui lança un regard qui l'accusoit d'accroître ses tourmens. Elle prit la main d'Eugénie : " Viens avec moi," lui dit-elle ; " il n'y " a que toi qui aies porté du soulage- " ment à ma douleur : viens."—Elle l'entraîna ; et lorsqu'elles furent seules,

Mathilde appuyant sa tête sur le cœur d'Eugénie, répétoit : " Ma bonne sœur, " je t'en supplie, rassure-moi encore ; " dis encore que je reverrai Edmond !" —" Oui :" répondit Eugénie, en pensant que s'il n'existoit plus, du moins ils se retrouveroient dans un monde meilleur.

Mathilde fut saisie de rires convulsifs. Sa sœur appela ses parens à grands cris ; ils vinrent : Monsieur de Revel reprochoit à Eugénie son imprudence. Mathilde ne revenoit à elle même que par instans, et alors son cœur, ses yeux demandoient Eugénie et redoutoient tous les autres.

Sa sœur la supplia de prendre un peu de nourriture ; avant d'y consentir, Mathilde lui dit tout bas : " Il vit ? tu le

" crois ?"—Elle répondit : " Dans le " ciel ou sur la terre, il veut que tu te " conserves."—Mathilde mit sa main sur les lèvres de sa sœur en s'écriant : " Tu as dit qu'il vivoit, c'est assez ; ne " parle plus."

CHAPITRE XII.

Depuis cet instant Mathilde, douce envers ses parens, faisoit tout ce qu'ils paroissoient désirer; mais elle les fuyoit dès qu'ils vouloient lui parler. Isolée au milieu d'eux, elle gardoit un silence qui la séparoit de toutes choses; et si on lui adressoit la parole, elle s'éloignoit aussitôt.

Monsieur de Revel, trop sûr qu'Edmond n'existoit plus, sentoit qu'il falloit ôter à Mathilde une illusion qui deviendroit funeste. Il convint avec sa famille

qu'ils s'adresseroient mutuellement des mots qui pussent l'éclairer sur son malheur. Un jour qu'elle étoit assise près de sa mère, la tête cachée dans ses mains, paroissant craindre de voir ou d'écouter, monsieur de Revel dit à sa femme: " Les nouvelles accablantes arrivent " promptement, et se vérifient presque " toujours." Mathilde se lève, prend son enfant qui dormoit sur les genoux de madame de Revel, et l'emporte en lui disant : " Ton père vit." L'enfant effrayé, pleure; Mathilde fuit avec lui, couvre ses cris par des cris, et répète: " il vit, il reviendra."

Cependant cette infortunée, qui ne pouvoit souffrir que sa famille attaquât l'epérance que son cœur vouloit conserver, dès qu'elle étoit seule, voyoit Ed-

mond mourant lui recommander son fils : elle se jetoit à genoux devant l'enfant. " Je te soignerai, lui disoit elle, je le " promets à Edmond. Je me fais hor- " reur quand je pense qu'un moment " j'ai pu vouloir t'abandonner..... Mais " pourquoi mon père prend-il plaisir à " m'ôter l'espoir qui me soutient ?.... " Que lui ai-je fait ?"—Quelquefois elle pleuroit jusqu'à sentir son cœur se briser. Sa sœur ne la quittoit plus, et tremblante sur la mort de Ladislas, lorsqu'elle voyoit Mathilde près de succomber à sa douleur, elle lui rappeloit ces fugitifs, ces proscrits, qu'elle-même avoit vus arriver de la France, et qui ne s'étoient sauvés qu'en faisant courir le bruit de leur mort.

" Peut-être, s'écrioit Mathilde, Ed-

" mond est-il blessé ; peut être est-il " sans secours, sans asyle, obligé de se " cacher dans les voutes souterraines " que les Vendéens ont pratiquées " au milieu des forêts !!" — Pas une crainte pour Edmond qu'Eugénie ne ressentît pour Ladislas : ce frère d'armes, cet ami généreux a dû partager le sort de son ami. Autant que sa sœur, elle avoit besoin de croire qu'ils existoient encore.

Mathilde étoit devenue pour les siens un objet sacré d'intérêt et de pitié, tandis que tous blâmoient Eugénie d'encourager l'égarement de sa sœur. " Vous " êtes sans expérience, lui disoit son " père. En flattant l'espoir que veut " nourrir sa douleur, vous ignorez que " cette idée peut dégénerer en une folie

" qui deviendra l'état habituel de son
" ame; que son esprit constamment
" fixé sur tout ce qui entretient son er-
" reur, ne voudra plus être éclairé. Vous
" chargerez-vous de lui annoncer une
" seconde fois la mort d'Edmond?"—
" Mais, répondit Eugénie, " a t-elle
" besoin de recevoir sitôt l'horrible cer-
" titude d'une perte irréparable? Son
" fils n'a-t-il plus d'intérêts qu'elle soit
" obligée de soigner? Ah! il ne reste à
" ma pauvre Mathilde qu'un peu d'espé-
" rance qu'il seroit peut-être sage de lui
" ôter, mais que je n'ai pas la force de
" détruire."

Monsieur de Revel, madame de Couci ne pouvoient excuser la foiblesse d'Eugénie. Ils n'apercevoient pas que, loin d'avoir le courage d'éclairer sa sœur, elle

cherchoit elle-même à se tromper, à se persuader que les annonces de mort pouvoient être douteuses.

Mathilde évitoit de rester près de ses parens; chacune de leurs paroles la faisoit tressaillir: mais quand sa mère étoit seule, elle venoit la trouver. Cette mére trop tendre, effrayée de la douleur de sa fille, et n'étant plus contenue par la présence de monsieur de Revel, lui disoit aussi qu'il falloit espérer. Dès qu'il paroissoit, Mathilde entraînoit Eugénie dans la campagne. Toutes deux, uniquement occupées de Ladislas et d'Edmond, passoient des heures à pleurer, à prier, à regarder le ciel dont elles attendoient leur unique secours.

CHAPITRE XIII.

Mathilde toute entière à sa douleur, oublioit la triste situation de sa famille et le besoin qui la menaçoit ; mais Eugénie, accoutumée à s'occuper des autres, après être restée tout le jour avec sa sœur, passoit la plus grande partie des nuits à travailler, pour soutenir ses parens.

A cette fatigue qui surpassoit ses forces, étoit jointe l'inquiétude secrète qui la consumoit, Ladislas n'écrivoit point ; aucun journal ne parloit de lui. On voyoit Eugénie dépérir et s'éteindre,

sans qu'il lui échappât une seule plainte. Toujours présente pour consoler sa sœur, pour prévenir les désirs de ses parens, des paroles de confiance en l'avenir sortoient de ce cœur brisé ; et le sourire paroissoit sur ses lèvres, quand elle parvenoit à ranimer le courage de sa famille.

Six semaines s'étoient écoulées sans recevoir aucune nouvelle. Ce silence, cette incertitude préparoient Mathilde à son malheur. Quelquefois elle se disoit que les républicains n'auroient pas affirmé sans preuves la défaite d'Edmond. Repoussant aussitôt cette horrible pensée, elle se persuadoit qu'il falloit du moins attendre que des amis l'eussent confirmée, pour renoncer à toute espérance.

Fatiguée de lutter sans cesse entre des sentimens contraires, elle résolut de partir elle-même pour la Vendée, et d'y suivre ses traces. Un matin elle échappa à sa famille, et alla en secret trouver le consul françois, pour le supplier de l'aider à rentrer en France. Sa jeunesse, sa douleur le touchèrent; mais la loi étoit formelle: il lui demanda pourquoi elle avoit émigré? "Je ne pensois ni "à la France ni à l'étranger," répondit elle, "je venois retrouver Edmond.... "Edmond m'attendoit!"—"La république a proscrit tous ceux qui ont fui "la patrie."—"Ah!" s'écria-t-elle toute en larmes, "je ne fuyois pas, je le "suivois."

Le consul ne pouvant condescendre à sa prière, et n'ayant pas la force de s'y

refuser, l'assura qu'il écriroit pour obtenir la permission de lui donner un passeport. Mathilde touchée de l'intérêt qu'il lui montroit, se lève, et avant de le quitter, elle joint les mains, et du ton de la prière, lui dit: " J'étois si jeune, quand
" je suis sortie de la France; ô deman-
" dez-leur qu'ils aient pitié de ma jeu-
" nesse! obtenez seulement que je puisse
" aller chercher Edmond...... Je cache-
" rai mon nom, s'il le faut..... je ne ré-
" clamerai aucun de mes biens ; je le
" promets."

" Je voudrois, lui dit-il, qu'on pût
" vous rendre tout ce que vous avez per-
" du."—Tremblante, elle croit deviner sa pensée: que regrette-t-elle de ce qu'elle a perdu, si ce n'est Edmond ? Elle ose cependant ajouter: " Vos let-

" tres ne vous ont-elles rien appris de " certain sur lui ?" Elle ferme les yeux ; son sang se glace avant d'entendre sa réponse. Il la regarde, hésite, ne sait s'il ne vaudroit pas mieux lui répondre avec sincérité ; mais enfin, il n'est ni son pere ni son ami, et il ne se croit pas obligé de combler le malheur de cette infortunée. Il assure qu'il ne sait rien depuis le journal qu'elle a lu.—" Je suis bien à plaindre ! " reprit-elle ; O bien à plaindre !....... " J'étois si heureuse !....Cependant je " ne suis pas devenue insensible à la " bontè..... Que Dieu vous récompense, " car vous n'avez pas ajouté à ma dou- " leur...." Elle revint trouver ses parens, sans leur dire la démarche qu'elle avoit faite.

Mathilde voyant que le consul même

n'avoit reçu aucune nouvelle positive sur Edmond, s'abandonnoit de nouveau à l'espérance; mais elle cachoit ce sentiment consolant.... Se livroit-elle à de flatteuses illusions? elle trembloit qu'un mot de son père ne vînt chercher à détruire ce dernier bonheur....Sa raison lui disoit-elle de craindre? elle évitoit son père plus soigneusement encore; elle frémissoit qu'il ne voulût changer une crainte affreuse, mais passagère, en une horrible certitude.

Elle n'étoit bien qu'avec son fils. C'est à lui qu'elle parloit d'Edmond sans se lasser; l'enfant habitué à ses plaintes, l'écoutoit, comme s'il pouvoit la comprendre.

Eugénie avoit mis au cou du petit Victor le portrait que son père en par-

tant lui avoit confié. Elle l'avoit présenté à sa sœur, comme le gage de l'affection d'un père absent, non comme le triste et dernier souvenir de sa tendresse.

Mathilde avoit reçu ce portrait avec un sentiment religieux. Chaque matin, elle se mettoit à genoux, et le faisoit baiser à son fils. L'énfant, accoutumé à ce pieux devoir, prenoit aussi quelquefois ce portrait, et le faisoit baiser à sa mère. Alors Mathilde, le tenant dans ses bras, s'adressoit à Edmond, et lui promettoit d'être la meilleure des mères.

CHAPITRE XIV.

L'ESPOIR de retourner en France et d'aller aussitôt dans la Vendée, consoloit Mathilde. Un jour qu'elle vit sa sœur plus pâle, plus souffrante, elle lui proposa de recommencer à travailler. Quelque désir qu'eût Mathilde de se rendre utile aux siens, elle ne pouvoit plus s'occuper avec suite. Il lui falloit un effort pour fixer un moment son attention. Aussi après avoir long-temps regardé son ouvrage, elle dit à sa sœur: " De-

" main : aujourd'hui je ne suis pas en-
" core à moi."

Elle sortit, emportant son enfant qu'elle ne vouloit plus confier à personne ; elle lui disoit avec une satisfaction secrète : " Si Edmond n'est plus, je
" veux que tu ne connoisses que moi...
" Il me voit peut-être uniquement oc-
" cupée de son fils, toujours attentive à
" lui éviter un cri, des pleurs ;....Hélas !
" il ne me reste plus d'autre joie que de
" le voir sourire."—Que de fois elle prenoit ses petits bras, les posoit autour de son cou et lui disoit : " Aime-moi, car je ne vis que pour toi."

Pendant qu'elle se livroit à sa douleur, ses parens étoient réduits à une extrême détresse ; mais tous s'unissoient pour la lui cacher. Renfermés chez eux, ils ne

se confioient à personne ; et on les laissoit languir, sans savoir qu'ils manquoient souvent du nécessaire. Peu à peu, ils avoient tout vendu. Monsieur de Revel ne sachant comment pourvoir aux besoins de sa famille, et songeant à son ancienne existence, éprouvoit une indignation qu'il avoit peine à contenir.

Ils ne connoissoient à Kiel que monsieur et madame Muller. Lorsqu'on les entendoit venir, chacun prenoit un visage tranquille, replaçoit tout en ordre dans la chambre ; et, sans savoir si l'ouvrage du lendemain seroit acheté, si même il seroit fini à temps, pour être livré, on parloit des nouvelles publiques, des livres qui venoient de paroître, et que monsieur Muller s'empressoit de leur envoyer. Enfin, ils paroissoient

prendre part à ces distractions, dont les gens heureux ont besoin, disent-ils, pour les faire sortir d'eux-mêmes.

Lorsqu'ils avoient cessé de porter leur ouvrage à madame Muller, Eugénie s'étoit excusée auprès d'elle, en lui disant qu'ils avoient trouvé des ressources dans la vente de quelques effets; et l'air calme que la famille affectoit ne permettoit pas à cette excellente femme de deviner leur situation.

Ceux qui n'ont jamais connu le malheur, ne savent pas combien une circonstance imprévue peut jeter dans le désespoir. Madame de Revel éprouvoit depuis long-temps du malaise: elle le supportoit sans y faire attention, et la nature seule l'auroit sans doute guérie, lorsque madame Muller, par bonté, lui amena son médecin.

Il écrit une ordonnance, recommande un régime plus nourissant et lorsqu'il est parti, la famille n'ose se communiquer ses tristes pensées....Ils savoient qu'il n'y avoit pas dans la maison de quoi payer ce qu'on venoit de prescrire. Accoutumés à se priver des douceurs de la vie, ils ne les désiroient plus; mais la santé même ne pouvant plus être soignée, il falloit donc mourir!....Monsieur de Revel adressoit au ciel des vœux coupables; il demandoit à Dieu de l'ôter de ce monde, lui et les siens.

Mathilde n'avoit pas été présente à la visite du médecin. En revenant, elle remarque sur tous les visages une consternation qui la frappe; elle prie tout bas sa sœur de lui dire quel mal-

heur nouveau peut encore les atteindre ? — Eugénie lui avoue leur détresse. Mathilde se reproche d'y avoir contribué, ne fût-ce qu'en ne travaillant pas. Ses yeux se portent sur le médaillon en or, qui renferme le portrait d'Edmond, et que son enfant portoit toujours ; elle pense qu'elle auroit pu séparer le portrait, et se défaire de la boîte. Sa mère souffre ; et tout ce qu'elle possède devroit déjà être vendu....ses regards tombent sur ses mains ; elle voit son anneau, un anneau en diamans, de peu de valeur il est vrai, mais qui pouvoit fournir aux besoins de plusieurs jours. Cependant il lui étoit bien cher ! Edmond le lui avoit donné. Dans l'anneau étoient écrits et leurs noms et leur âge.

Elle sort, va chez un marchand, ne sachant encore lequel de ces deux souvenirs elle sacrifiera. Enfin, elle détache le médaillon du cou de l'enfant; mais elle s'arrête....C'est un dépôt sacré laissé par Edmond pour sons fils, et qu'elle doit lui conserver....Elle donne en tremblant son anneau....Dès qu'elle en a reçu le prix, elle en fait un sinistre présage. Leurs noms y étoient unis !....Ses liens seroient-ils brisés ?....
Elle fuit, répétant: O mon enfant! O ma mère!

CHAPITRE XV.

Madame de Revel remercia Mathilde du pieux sacrifice qu'elle lui avoit fait ; mais, pour en éviter de nouveaux, depuis cet instant elle ne cessoit de rassurer sa famille sur sa santé ; elle affectoit même de sourire aux privations, et disoit doucement à sa fille, qu'elle les considéroit comme un régime salutaire.

Mathilde avoit repris son ouvrage. Pourvu qu'on la laissât se livrer à l'in-

certitude de son sort, elle travailloit comme sa sœur pour soutenir ses parens. Leur courage fut récompensé. Monsieur Muller apporta une lettre de son associé, qui annonçoit qu'Ernestine, cachée dans une ferme, s'y croyoit en sûreté, que Ladislas vivoit oublié, dans une prison, et que son salut tenoit à ce que l'on ne fît aucune démarche pour l'en faire sortir.

Il ne parloit pas d'Edmond : c'étoit en dire assez pour monsieur de Revel ; mais Mathilde, qui avoit écouté chaque mot de cette lettre, en frémissant de voir confirmer son malheur, Mathilde remercia le ciel d'un silence qui lui permettoit d'espérer encore.

Monsieur Muller leur apprit que son associé lui écrivoit de Nantes, qu'il étoit

autorisé à remettre à madame de Revel deux cents louis qu'Ernestine avoit reçus d'un de ses anciens fermiers.—Madame de Couci triomphoit : " Voilà, disoit-elle à Eugénie, " une fille telle que " des parens doivent désirer que soient " leurs enfans ; elle s'occupe d'eux, pré-" vient leurs besoins."

Au fond du cœur, madame de Couci étoit un peu blessée que cette somme ne lui eût pas été envoyée directement ; mais elle se gardoit de faire observer un manque d'égards pour elle, qui pût diminuer aux yeux des siens le mérite de celle qu'elle avoit élevée. Que d'éloges elle donnoit à Ernestine, dont tous amenoient de fâcheuses comparaisons avec ses sœurs !

Pendant que madame de Couci s'en-

orgueillissoit ainsi du dévouement généreux de sa fille, car, disoit-elle, " celle-" là est ma fille," Ernestine, loin d'avoir pu secourir ses parens, se trouvoit elle-même sans ressource, et souvent sans asyle. C'étoit Ladislas, qui, du fond de sa prison, où il étoit protégé par une main inconnue, avoit appris les démarches de l'associé de monsieur Muller pour le découvrir, et étoit parvenu à lui faire remettre un fort beau diamant échappé à la recherche de ceux qui l'avoient arrêté. Ladislas avoit ordonné qu'il fût vendu aussitôt, et l'argent envoyé à madame de Revel, de la part d'Ernestine, à qui il en faisoit en même temps passer une partie au nom de sa grand'mère.

Avant d'entrer en France, il avoit

fait un testament par lequel il laissoit toute sa fortune à Mathilde et à Eugénie. Tranquille sur leur avenir, rassuré sur les besoins du moment, il attendoit son sort, sans s'abaisser à faire aucune démarche pour le changer. D'ailleurs, il avoit reçu par le geolier un billet qui lui recommandoit surtout de se laisser oublier, de ne communiquer avec personne, enfin de se faire une seconde prison dans la prison même.

Ladislas uniquement occupé d'Eugénie, se consoloit, en disant qu'elle connoîtroit ses souffrances....s'il échappe à la mort dont il est chaque jour menacé, sûrement elle ne voudra pas lui faire détester la vie.....C'est pour Edmond qu'il s'est exposé; une estime réciproque lui avoit inspiré une amitié sin-

cère, il est vrai ; mais sans Eugénie, seroit-il venu se mêler à des divisions intérieures qui lui sont étrangères, et dont il peut devenir la victime ?

CHAPITRE XVI.

Eugénie et Ladislas, séparés l'un de l'autre, éprouvoient les mêmes sentimens. — " S'il revenoit, disoit-elle, " pourrois-je lui opposer encore des " vœux que ma famille voudroit rompre, et dont l'autorité suprême peut " me relever?... O! plutôt mourir que " d'affliger Ladislas." Que n'eût-elle pas donné pour le savoir hors de France! ....et elle trembloit à la seule pensée de le revoir. " S'il revenoit!" disoit-elle à Mathilde....et elle s'arrêtoit, n'osant poursuivre, n'osant examiner sa pensée....

Pauvre Mathilde! elle voudroit parler pour Ladislas, et craint d'offenser le ciel à qui chaque jour elle redemande Edmond: aussi répond-elle seulement: " Mon Edmond reviendra-t-il?" — Puis elle ajoute avec douceur: " Eu-
" génie, ne te plains pas à moi. Tu
" considères la prison de Ladislas
" comme le comble du malheur: et
" moi! si j'ose croire Edmond vivant,
" je sais qu'il étoit blessé, qu'il doit
" être exposé à tous les périls....voilà
" cependant mes plus doux momens.
" Mais lorsque, malgré mes efforts, la
" raison me dit qu'il n'est plus, je le
" vois, tombant au milieu d'ennemis
" qui viennent de le frapper. Son der-
" nier regard aura vainement cherché
" un regard consolant; pas une larme

" n'est tombée sur lui.... O! ne te
" plains pas, ne te plains pas à moi."

Quelquefois elle prenoit la main d'Eugénie, et avec cette voix tendre que donne une douleur déjà ancienne et toujours présente, elle lui disoit: " Je ne
" parlerai point pour Ladislas; mais je
" dois t'apprendre qu'il n'est pas de
" supplice pareil à celui d'avoir affligé
" ce qui n'est plus. Edmond m'aimoit
" et se croyoit heureux: Hé bien! je
" reviens sur tous les instans de notre
" union; je me reproche la plus légère
" peine que j'ai pu lui causer. Pas un
" oubli, pas un mouvement d'humeur
" qui ne tourmente mon esprit. Je n'ose
" t'en dire davantage; mais Dieu est bon.
" —Qu'il te préserve de faire désirer la
" mort à ce que tu aimes." D'autres

fois, elle supplioit sa sœur de ne pas user sa vie dans ces combats qui ne la conduiroient qu'au désir de mourir: " Soumets-toi à mon père, lui disoit-elle, " et bénis ton sort, car tu peux encore " obéir."

Eugénie écoutoit Mathilde sans être persuadée: mais elle aimoit! et elle sentoit que si Ladislas paroissoit tout à coup, sa fidélité à ses vœux dépendroit de sa pitié.

Déjà cinq mois s'étoient écoulés depuis que l'on avoit annoncé la mort d'Edmond. Cependant Mathilde ne pouvoit consentir à regarder son malheur comme certain. Toujours elle disoit: " La terreur et le deuil couvrent " la France, et Ladislas respire oublié " dans une prison; Edmond ne peut-il

" être caché dans les forêts ?"—C'est ainsi que son cœur repoussoit la triste vérité, lors même que sa raison ne doutoit plus. Mais, si elle ne permettoit pas à ses parens de lui dire qu'Edmond avoit cessé de vivre, seule avec sa sœur, il étoit bien rare qu'il lui échappât un mot d'espérance ; et le plus souvent elle parloit de lui comme de l'objet de ses éternels regrets.

Le peu d'aisance que la famille avoit reçu de monsieur Muller, en rendant le travail moins nécessaire, laissoit les deux sœurs plus libres de sortir ensemble, et de se livrer à des conversations dont elles faisoient leur unique bien, quoique leurs peines en devinssent plus vives.

Elles cherchoient des lieux solitaires

pour parler de Ladislas et d'Edmond. Mathilde, lorsqu'elle ne s'aveugloit pas, se désoloit de n'avoir pas été près de lui à ses derniers momens. "Voir mourir "ce qu'on aime, est affreux," disoit-elle: "mais du moins, à travers les conso- "lantes espérances que l'on donne à un "malade, il a pressenti quels seront vos "regrets. Inquiet sur lui-même, il a "tremblé pour vous. Tandis qu'au "loin, en un instant, passer de la jeu- "nesse au tombeau, voilá ce que mon "cœur et ma raison ne peuvent sup- "porter—Je vois toujours Edmond "comme aux premiers jours de notre "amour.—Au fond de mon ame, je "l'appelle sans cesse, et il ne me "répondra peut-être jamais—jamais.— "éternel silence!"

Eugénie éprouvoit toutes les douleurs de Mathilde, et succomboit sous le poids de ses propres chagrins. Epuisée par le travail, consumée par la douleur, depuis long-temps elle s'affoiblissoit. Pouvant à peine se soutenir, elle trouvoit cependant un reste de force pour accompagner sa sœur et lui servir d'appui.

Mathilde, tout absorbée qu'elle étoit dans la pensée d'Edmond, fut surprise du changement d'Eugénie. Un jour qu'elle l'avoit fait sortir et se promener au soleil, elle la regarda avec effroi, prit son bras et lui dit: " Repose-toi sur " moi. Tu ne te plains jamais—tu " souffres, je le vois."—Elle s'arrêtoit, et la considéroit attentivement.

Eugénie s'empressa de la rassurer. Quel surcroît d'affliction, si Mathilde

alloit porter dans sa famille cette nouvelle inquiétude! Eugénie rappela son courage. Elle s'efforçoit de paroître animée, se moquoit, en souriant, du besoin qu'avoit Mathilde de se créer des malheurs imaginaires—Pour mieux dissiper ses alarmes, elle se plaignit d'une extrême fatigue, et lui reprocha doucement de l'avoir fait sortir par la chaleur du jour.

Ce reproche détourna l'attention de Mathilde, et elle se hâta de ramener sa sœur. Depuis ce moment, Eugénie, avertie, se surveilla si bien, que jamais ses parens ne supposèrent qu'ils eussent à craindre pour elle.

CHAPITRE XVII.

Mathilde étoit allée plusieurs fois chez le consul de France, solliciter un passeport qu'il ne pouvoit lui accorder. Cependant, loin de la refuser, il lui promettoit toujours que le moment approchoit où l'on deviendroit moins sévère.

Pendant long-temps elle s'étoit contentée de cette réponse, qu'enfin elle reconnut n'être qu'une défaite. Dès qu'elle en fut persuadée, le séjour de Kiel lui devint insupportable. Elle

pria Eugénie de se joindre à elle, et de proposer à ses parens d'aller en Suisse. Elle se flattoit, qu'une fois sur la frontière de France, il seroit facile d'y pénétrer et d'arriver dans la Vendée.

Eugénie parla à son père suivant les désirs de Mathilde; mais la famille, trop assurée du sort d'Edmond, trouva plus raisonnable d'attendre près de monsieur Muller les secours qu'Ernestine parviendroit sûrement à leur envoyer. D'ailleurs leur situation rendoit un déplacement trop coûteux; et ce voyage ne pouvoit servir qu'à faire recevoir plutôt à Mathilde la confirmation de son malheur. Monsieur de Revel refusa donc de quitter le Holstein, avec ce ton positif qui ne permet plus d'insister.

Le séjour de Kiel devenu odieux à

Mathilde, tout lui déplaisoit, " Ce
" lieu me semble un désert," disoit-elle
à sa sœur : " Edmond, Ladislas n'y ont
" jamais été. Quand nous marcherions
" jusqu'à tomber de lassitude, jamais
" nous n'arriverions à une place où nous
" les ayons vus, où ils nous aient parlé."
Elle n'aimoit plus à se promener qu'au déclin du jour. La Clarté incertaine de la lune convenoit à sa rêverie : alors elle se créoit des images fantastiques ; elle parloit à sa sœur du beau pays de France ; quelquefois elle regrettoit les rives arides de Ritzebüttel, et toujours Edmond et Ladislas étoient l'objet de leur entretien.

Un jour qu'elles s'étoient oubliées plus tard que de coutume, et revenoient lentement, suivant le bord de la mer,

elles aperçurent un homme qui accouroit vers elles. Eugénie croit voir Ladislas ; c'est sa taille, sa démarche ? elle se jette à genoux ; les mains jointes, elle invoque le ciel, à qui son cœur demande de ne s'être pas trompée. Tremblante, ses yeux ne quittent pas Ladislas. Elle le regarde, l'attend, et ne respire plus.... Mathilde aussi le reconnoît, et s'écrie : " Il est seul ! ô mon Edmond !"—Il approche ; elle s'efforce de fuir : " Laissez-moi," lui dit-elle, " par pitié laissez-moi ;" et elle tombe sans connoissance près de sa sœur.

Pour un instant, Eugénie oublie et le ciel et Mathilde. Transportée de revoir Ladislas, de le voir hors de tout péril, elle s'écrie : " Parlez-moi, parlez ; " que j'entende votre voix ! qu'elle

« soutienne ma vie !"—Il la presse contre son cœur ; ils se nomment en même-temps, et leurs noms répétés suffisent à leur bonheur et à leur amour.....Aussitôt elle se retourne vers sa sœur, ne s'occupe plus que d'elle, apprend à Ladislas l'erreur qu'elle cherchoit à entretenir, et l'état de Mathilde ranime les forces défaillantes d'Eugénie.

Il se reprochoit de n'avoir pas annoncé son arrivée ; mais étant venu chez monsieur de Revel, qu'il n'avoit pas trouvé, et ayant su que les deux sœurs se promenoient, il étoit accouru les chercher, trop ému pour songer à l'impression qu'il devoit produire.

La lune éclairoit le visage décoloré de Mathilde ; sa sœur, à genoux, baissée pour la soutenir, ne pouvoit être vue par

lui ; elle plaignoit profondément Mathilde, eût donné de sa vie pour lui rendre Edmond. Heureuse de revoir Ladislas, inquiète sur sa sœur, elle pleuroit de joie, pleuroit de douleur ; et ce tumulte de sentimens contraires remplissoit toute son ame.

Quand Mathilde parut revenir à elle-même, Eugénie engagea Ladislas à se cacher, pour éviter que sa sœur ne l'apercût dans le premier moment.—" O " mon Dieu ! dit Mathilde, faites que " je me sois trompée!... Mon Dieu ! " ôtez-moi ma raison !—" Retournons " chez mon père," reprit Eugénie.— " As-tu vu Ladislas ? Est-il bien vrai " que je l'aie vu ?" dit-elle tout bas. " —Viens avec moi."—" Ladislas t'a-" t-il parlé ?"—" Viens près de ton

" enfant." — " Eugénie ! ma sœur !
" conduis-moi ; que je ne voie per-
" sonne aujourd'hui ; ne m'abandonne
" pas."—" Je ne pense qu'à toi."—
" Tu reverras Ladislas, s'écrioit-elle :
" tu le verras toujours ; et moi ! moi !..."
—Elle fondoit en larmes, et ne pouvoit encore prononcer qu'elle ne reverroit plus Edmond.

Eugénie l'aida à regagner la maison ; Ladislas les suivoit de loin, navré de douleur.—Un moment, Mathilde crut entendre marcher derrière elle ; Eugénie s'en aperçut, à l'effort qu'elle faisoit pour hâter sa marche. En arrivant, elle courut se réfugier près du berceau de son fils. Sa sœur ne la quitta point : madame de Revel vint les joindre ; Mathilde se jeta dans ses

bras, en s'écriant: "O ma mère; ma "mère! pleurez avec moi; votre fille "est bien malheureuse."

CHAPITRE XVIII.

Pendant que madame de Revel restoit près de Mathilde avec Eugénie, Ladislas et monsieur de Revel étoient ensemble à parler d'Edmond.—" Le jour où
" nous l'avons perdu," dit Ladislas, " il
" avoit été comme frappé d'un triste
" pressentiment, et son brillant cour-
" rage vouloit honorer sa mort par une
" victoire. Sans porter aucun uniforme,
" je le suivois, car j'étois son défenseur
" sans être son soldat. Toujours à ses

“ côtés, je lui vis faire des prodiges de
“ valeur; il espéroit vaincre, lorsqu'il
“ tomba mortellement blessé.... Je par-
“ vins du moins à défendre ses der-
“ niers instans de nouvelles atteintes.
“ Edmond ne put que me dire: *Ayez*
“ *soin de mon fils; ayez soin de Ma-*
“ *thilde*: et ses yeux se fermèrent
“ pour jamais.... Désespéré, je me je-
“ tai près du corps de mon ami mou-
“ rant; je le tenois dans mes bras, sans
“ penser que j'étois entouré d'ennemis,
“ sans songer à me défendre. On me
“ saisit, et l'on me mena dans le camp
“ républicain. L'habit simple que je
“ portois me sauva d'abord d'une at-
“ tention particulière. Bientôt après,
“ le général sut par des prisonniers que
“ j'étois étranger, que je m'étois battu

“ pour la liberté de la Pologne. Il s'in-
“ téressa à mon sort, ne me vit point,
“ mais me fit dire qu'il se rappeloit de
“ m'avoir connu à Varsovie ; il y étoit
“ venu dans sa jeunesse, et il chérissoit
“ la cause des Polonois. Voulant me
“ soustraire à la vengeance révolution-
“ naire, il prit le prétexte de mes bles-
“ sures, et m'envoya dans une petite
“ ville près de la mer, qui dépendoit
“ de son commandement.

“ Depuis cinq mois je languissois
“ dans ma prison, toujours menacé,
“ mais gardé par une puissance protec-
“ trice. Une nuit que je me sentois
“ plus découragé que je ne l'avois été
“ jusqu'alors, un jeune homme péné-
“ tra jusqu'à moi, et vint me délivrer.
“ Sous le manteau qui le couvroit, je

“ reconnus l’uniforme français. Eton-
“ né, je lui demande son nom; mon
“ cœur avoit besoin de le retrouver un
“ jour, de le chercher, enfin d’attacher
“ à sa personne la reconnoissance qui
“ m’animoit. Il venoit de me faire
“ tant de bien qu’un sentiment de pu-
“ deur l’empêcha de se nommer. Je
“ suis, me dit-il, l’un des aides de
“ camp du général qui vous a fait pri-
“ sonnier. Il m’a chargé de vous
“ conduire jusqu’à la mer: là vous
“ trouverez une petite barque, et j’es-
“ père que vous pourrez gagner un
“ vaisseau américain qui vous attend.
“ Le capitaine a promis de ne mettre à
“ la voile qu’à la pointe du jour, Je le
“ remerciai avec l’effusion d’un cœur
“ brûlant, qui lui devoit bien plus qu’il

« ne pensoit, puisque j'allois tous vous
« revoir.

« Cependant quelle sensation j'é-
« prouvai en me jetant dans cette misé-
« rable barque ! Seul, luttant contre les
« vagues, désirant et redoutant le jour ;
« car j'ignorois si je trouverois encore
« ce vaisseau, cet unique asyle, ou s'il
« faudroit revenir me livrer une seconde
« fois....Je pensois bien qu'alors, des-
« tiné à une mort certaine, il vaudroit
« mieux me plonger dans la mer, et dé-
« cider moi-même de mon sort. Mais,
« vous l'avouerai-je ? l'amour m'atta-
« choit à la vie, et je sentois avec effroi
« que, tant que je conserverois l'espé-
« rance de revoir Eugénie, il me seroit
« impossible de mettre volontairement
« un terme à mes jours....Aussi, de quel

" sentiment délicieux je fus pénétré,
" lorsqu'au lever du soleil, je découvris
" le vaisseau que l'on m'avoit annoncé!
" ...A sa vue, je devins foible, enfant;
" des larmes s'échappoient de mes yeux
" malgré moi; je nommois Eugénie, je
" vous parlois à tous, et je rendis grâces
" au ciel....Le capitaine me reçut avec
" intérêt, mais me garda long-temps,
" faute d'occasion pour m'envoyer à
" Cuxhaven...—Ce n'est qu'avant-hier
" au soir; que j'y suis arrivé; là j'ai
" appris votre départ, votre séjour à
" Kiel, et je suis venu vous chercher."

Monsieur de Revel ne pouvoit assez exprimer à Ladislas combien il étoit satisfait de son retour. Il le quitta, pour aller apprendte à Mathilde qu'Ed-
" mond mourant avoit recommandé son

fils à son ami, et lui demanda de le recevoir.—Elle ne pouvoit s'y résoudre ; mais monsieur de Revel, craignant que cette entrevue, plus long-temps différée, ne devînt trop pénible, redescendit pour le chercher.

En entrant dans la chambre de Mathilde, Ladislas se mit à genoux près du berceau de l'enfant, et d'une voix solennelle et religieuse, il dit : " Dieu " m'entend ; si le malheur poursuit en" core les tiens, je jure de te chérir, " de te soigner comme mon fils... Je " l'ai promis à ton père; je le promets " à Mathilde, à sa famille, et à moi." —Il se pencha sur l'enfant qui dormoit, et il sembloit, en l'embrassant, l'adopter et consacrer son serment.—Mathilde, accablée de douleur, s'écrioit : " O mon

" Edmond! c'est toi que j'attendois
" près de ton fils."

Ladislas à ses pieds, pleuroit avec elle le jeune et brave Edmond.—S'étant levé, il chercha des yeux Eugénie. A la lueur incertaine de la lune, ils n'avoient pu se voir; dans ce moment, la lumière éclairoit leurs visages amaigris et décolorés. Ils ne se parloient point, et paroissoient immobiles, arrêtés à se regarder; ils étoient effrayés des ravages que le malheur avoit faits sur leurs nobles figures.

Mathilde demanda qu'on la laissât seule avec sa mère. Monsieur de Revel emmena Eugénie et Ladislas. Ils descendirent chez madame de Couci. Charmée de le revoir, elle se servoit des mots de plaisir, de satisfaction....Toutes ces

expressions de bonheur le faisoient souffrir.

A peine assis, elle lui parla de l'état intérieur de la France....des espérances raisonnables qu'on pouvoit conserver..... des projets qui flattoient les illusions du dehors..... — Il ne savoit ce qu'on lui disoit, ce qu'il répondoit ; les yeux fixés sur Eugénie, uniquement occupé d'elle, il la considéroit avec effroi : douce, pâle, affoiblie, elle lui paroissoit près de laisser exhaler le dernier souffle d'une vie si pure.

Ne pouvant plus supporter la voix de madame de Couci, ne pouvant plus ni écouter ni répondre, il lui dit : « Dans « ma longue prison, l'habitude d'être « seul m'a laissé le besoin de vivre avec « mes pensées : pardonnez mon silence,

" madame ; je ne puis encore me livrer
" à des idées étrangères."

Eugénie le regardoit ; et sans lui parler, sans aucun mouvement, les larmes couloient sur son visage. Ladislas assis près d'elle, lui dit tout bas : " Séparés, " nous avons bien souffert !"—Elle mit la main sur son cœur, et répondit : " O " oui ! car éloignés, toujours présens !"

CHAPITRE XIX.

Dès qu'Eugénie se fut retirée, Ladislas demanda avec effroi à monsieur de Revel, s'il n'étoit pas frappé du changement de sa fille ?—" Le chagrin, la situation " vraiment fâcheuse où nous nous som- " mes trouvés, ont épuisé ses forces," répondit-il ; " mais elle est affoiblie sans " être malade."—" L'habitude de la " voir vous a donc empêché de remar- " quer son changement ?" s'écria Ladislas ; " n'apercevez-vous pas qu'elle " respire à peine ? Ce n'est plus qu'a-

" vec effort que sa voix se fait entendre. " Sa vie va s'éteindre, et Eugénie n'est " plus que l'ombre d'elle-même." Il s'agitoit, se désoloit, devant ce père étonné de n'avoir pas observé plus soigneusement l'état de sa fille.

" Que dit le médecin ?" demanda Ladislas.—" Elle n'a point de médecin :" répondit-il, confus et en rougissant.— " Lorsque nous sommes descendus," reprit Ladislas, " je lui ai offert mon " bras : le hasard m'a fait toucher sa " main ; elle brûloit, et je suis sûre " qu'une fièvre lente la consume."— " Eugénie ne s'est jamais plainte," répondit monsieur de Revel en s'excusant. —" Ah ! sa pâleur devoit avertir...."— " Nous étions tous malheureux ; elle

" seule paroissoit tranquille."—" Pour-
" quoi ai-je fui !" s'écrioit Ladislas.
" Que n'ai-je eu plus d'empire sur moi !
" Pourquoi n'ai-je pu faire taire mon
" amour ! Si elle eût ignoré ma passion,
" je serois resté près d'elle ; j'aurois
" mieux connu les angoisses de ce cœur
" que le chagrin a brisé."—Il ne parloit plus à monsieur de Revel ; mais avec des mouvemens convulsifs, ses bras serrés sur sa poitrine, il levoit au ciel des yeux où se peignoit son désespoir.

La plus grande partie de la nuit s'étoit écoulée, sans que ni monsieur de Revel ni Ladislas songeassent à se séparer. Ce ne fut qu'à la première lueur du jour que Ladislas lui dit : " Tâchez
" de trouver le sommeil : mais laissez-

" moi dans cette chambre ; laissez-moi
" encore sous le même toit qu'Eugé-
" nie."

Monsieur de Revel quitta Ladislas. Retiré chez lui, il se demandoit si l'inquiétude de l'amour n'exagéroit pas l'état d'Eugénie ; et malgré lui au fond de son cœur, pour la première fois, il ne trouvoit que l'étonnement d'avoir pu s'aveugler.

Livré à lui-même, Ladislas s'abandonnoit à sa douleur ; des larmes s'échappoient de ses yeux, sans qu'il les sentît couler. Il attendoit impatiemment l'heure où l'on pouvoit aller chez monsieur Muller, pour savoir quel étoit le meilleur médecin, et l'amener à Eugénie. Quelquefois il espéroit de sa jeunesse ; mais il sentoit que des soins doux, une

affection timide pouvoient seuls la sauver.

Sept heures sonnèrent ; il alloit sortir, lorsqu'elle entra apportant le déjeuner de son père. Surprise de trouver Ladislas, frappée du trouble qui l'agitoit, —" qu'avez-vous ?" lui dit-elle d'un ton si tendre qu'il ne put contenir son émotion.—Il se jeta à ses pieds : " Je vous " aime plus que jamais," lui dit-il. " Ce n'est pas assez de vous dire " que je vous aime plus que moi-" même ; que je cesserois de vivre si " je vous perdois...." Elle s'assit, effrayée d'entendre ces paroles d'amour qui se gravoient trop profondément dans son ame. Ladislas reprit : " Savez-" vous bien avec quelle passion je " vous aime ? Savez-vous que vous

" êtes ma vie, mon bonheur? en " êtes-vous bien convaincue?"—" O! je n'ai jamais douté de votre affec- " tion," répondit-elle d'une voix craintive.—" Voilà, s'écria-t-il, l'assurance " dont mon cœur avoit besoin. A " présent, Eugénie, recevez mon ser- " ment: je jure à vos pieds de respec- " ter vos vœux; je ferai taire mon " amour; je serai votre ami, et vous " n'aurez plus à lutter entre ma passion " et vos devoirs. Mais, Eugénie, que " j'obtienne de votre pitié une consola- " tion! Il me faut toute votre confi- " ance."—Ravie à ces paroles, elle ne savoit plus si c'étoit bien Ladislas qu'elle voyoit, qu'elle entendoit. Elle remercioit le ciel, et se disoit que Dieu avoit jeté un regard sur sa foiblesse, en

inspirant à Ladislis de ramener son ame près de s'égarer, "Ah!" lui dit-elle en joignant les mains, "si je ne me "crains plus; si vous respectez des "sermens que, déjà trop coupable, j'ai "souvent regretté d'avoir prononcés; si "vous les respectez, ô! alors, disposez "de ma vie."—Il prit sa main dans les siennes; il la sentit brûlante, et penchant sa tête sur cette main si chère, il s'efforçoit de cacher sa douleur.

"M'acceptez-vous pour votre guide, "pour votre ami?"—"Oui, de toute la "volonté de mon ame."—"Répondez-"moi sincèrement," lui dit-il en se levant, et tâchant de paroître calme; "vous souffrez depuis long-temps?"—"J'ai souffert, il est vrai; j'étois si "malheureuse de vous savoir dans les

" prisons de la France! .... En vous
" voyant près de nous, je serai bien."
—Il serra sa main qu'il tenoit encore, et que, depuis sa promesse, elle lui abandonnoit avec sécurité. " Vous
" consentirez à voir un médecin?"—
" Attendez quelques jours," lui dit-elle, avec ce sourire confiant de la jeunesse.
" —Aujourd'hui même, je vous en sup-
" plie."—" Non, laissez-moi ne devoir
" qu'à vous tous les biens. Rassurée,
" tranquille, je suis déjà mieux. Par
" votre seule présence, je retrouverai la
" santé, le repos, cette joie du cœur
" que je sens depuis votre arrivée."

Le visage de Ladislas étoit baigné de larmes; il ne savoit plus s'il devoit l'éclairer sur son état, pour l'engager à se soigner, ou attendre, comme elle le

vouloit, quelques jours encore, avant d'appeler aucun secours. Mais il fut bientôt rendu à ses inquiétudes, lorsqu'elle lui dit: " J'ai une grâce à vous " demander." — " Ordonnez," reprit-il, satisfait d'avance de lui obéir.—" Mes " parens occupés du malheur de Ma- " thilde, de ce malheur irréparable, " n'ont pas aperçu que la crainte de " vous perdre m'avoit jetée dans une " terreur qui a glacé mon sang; pro- " mettez-moi de ne pas les effrayer."— —" Comment, s'écria-t-il," " vous vous " croyez donc en danger ?—" J'ai tant " souffert !" répondit-elle. " Depuis " l'instant où j'ai su vos jours menacés, " jamais l'air n'est venu rafraîchir ma " poitrine; mon sang ne circuloit plus. " J'allois, je venois, par le souvenir des

" habitudes de ma vie; mais mon " ame, ma pensée étoient toujours près " de vous:"—Elle se mit à pleurer. " Ah! Ladislas," disoit-elle, " que vous " êtes bon d'avoir entendu le cri de ma " conscience alarmée! Pour la première " fois j'ose vous parler de mon affec- " tion, sans remords: Dieu peut lire " jusqu'au fond de mon cœur. Que " vous êtes bon! que je me sens tran- " quille! ai-je mérité d'être si heu- " reuse?"

Elle sourioit, et ce sourire déchiroit Ladislas.—" Par pitié pour moi, lui " dit-il, consentez à voir le médecin " que je vous amènerai."—" Si vous " l'exigez....mais ne m'ôtez pas le seul " bonheur dont j'aie joui. Si vous sa- " viez combien j'attache de douceur à

" revivre, par le seul bien d'être près " de vous sans repentir !"

En disant ces mots, elle chercha à respirer et ce fut avec un si pénible effort que Ladislas s'écria : " Dieu ! mon " Dieu ! c'est comme le jour, le pre- " mier jour où j'ai osé lui parler !"— " Non, non, répondit-elle ; " que cette " pensée ne vous tourmente pas. J'é- " tois bien, lorsque je me suis sentie " mourir, vous sachant en danger."— " O ! disoit-il, que n'ai-je péri avec " Edmond !— Elle n'eût pas éprouvé " cette longue inquiétude !"—" Ingrat " envers le ciel, dit Eugénie, cruel en- " vers moi, osez répéter que vous ne " sentez pas la plénitude de joie que " j'éprouve à vous revoir, et à vous re- " voir sans crainte ?"

Ils entendirent la voix de monsieur de Revel, et Ladislas courut chez monsieur Muller.

CHAPITRE XX.

Eugénie éprouvoit un bonheur si doux, si complet, qu'elle restoit comme attachée à la place où Ladislas l'avoit laissée. Monsieur de Revel entra. Pour la première fois, elle ne se leva point, en le voyant paroître. Livrée toute entière au sentiment le plus délicieux, le ciel étoit dans son regard, le ciel étoit dans son cœur ; et si elle eût parlé, elle n'eût pu que dire qu'elle étoit heureuse.

Monsieur de Revel s'approcha d'Eugénie avec le plus vif intérêt. Il lui

demanda comment elle se trouvoit, d'un air si inquiet, et si tendre qu'il ajouta à son émotion. Elle baisa la main de son père, sans pouvoir lui répondre.— " Ma fille, mon excellente fille, il faut " vous soigner."—Eugénie, touchée de la bonté de son père, s'empressa de le rassurer; elle lui dit que, loin d'être malade, jamais elle n'avoit pensé à sa santé.—" C'est cette insouciance, cette " abnégation de vous-même qui m'affli-" gent," répondit-il ; " mais à l'avenir, " mon enfant, je veux m'occuper de " vous uniquement."—" Pas unique-" ment," reprit-elle avec un doux reproche; " ma pauvre Mathilde a be-" soin de vos soins: je la plains mille fois plus que je ne le faisois hier. O mon père," dit-elle fondant en larmes,

" il faudroit mourir avant de perdre ce " qu'on aime."

Monsieur de Revel étoit douloureusement frappé de l'extrême pâleur d'Eugénie et de la sérénité qui régnoit dans ses yeux. Il s'assit près d'elle; alors elle se leva pour lui donner son déjeuner; il ne permit plus qu'elle se dérangeât. " Laissez-moi vous servir, ma " fille, lui dit-il avec empressement.— " Pourquoi ce changement dans nos re- " lations?" demanda-t-elle étonnée. " N'est-ce pas à vos enfans à vous pré- " venir?"

Monsieur de Revel, craignant de lui communiquer son inquiétude, ne répondit point; mais il devançoit tous ses pas, il cherchoit à deviner ses intentions. Avec quelle complaisance, quelle affec-

tion il lui parloit ! Eugénie, ravie, se voyoit pour la première fois l'objet des plus tendres soins. Ne sachant à quoi attribuer ce bonheur nouveau, elle reportoit à Ladislas toute la félicité de son " ame. Il paroît, disoit-elle ; et avec " lui je retrouve, je connois tous les " biens de la vie."

Pendant qu'ils étoient ensemble, Ladislas étoit allé chez monsieur Muller. Il lui indiqua le docteur Brown, comme un homme qui joignoit à de grandes connoissances une pratique étendue, et l'ame la plus sensible. En effet, monsieur Brown étoit autant l'ami de ses malades que leur médecin.

Ladislas courut aussitôt chez lui. Embarrassé, comme on l'est toujours à une

première vue, il parla d'abord de lui-même; c'étoit l'objet qui l'intéressoit le moins. Aussi, sans attendre les observations du docteur sur le mal-être qu'il disoit lui être resté d'une longue prison, il lui demanda s'il avoit eu occasion de voir monsieur de Revel, depuis qu'il étoit dans cette ville?—Le docteur commença par s'occuper de la santé de Ladislas. Il proposa le régime qu'il croyoit utile; et pendant un moment, monsieur Brown parloit de Ladislas, et Ladislas ne répondoit que par d'autres questions sur la famille de monsieur de Revel.—" Mathilde est bien malheureuse," lui dit-il.—" Je le sais; et elle a été l'objet de l'intérêt général."—" Elle le mé-" rite," reprit Ladislas en soupirant;

puis s'efforçant de cacher son trouble, il ajouta: " Je crois que sa sœur auroit " besoin de vos soins."

Monsieur Brown regardoit Ladislas avec étonnement, voyant bien qu'il n'avoit pas encore parlé du véritable motif qui l'amenoit. Ladislas étoit resté debout, malgré les invitations réitérées du docteur: mais dès qu'il eut parlé d'Eugénie, il s'assit, ne pouvant poursuivre. Enfin, appuyant son bras sur une table qui étoit près de lui, et cachant son visage, pour ne pas laisser pénétrer ses sentimens, il dit: " Monsieur Muller " m'a assuré que vous vous attachiez à " vos malades. Ce sont des soins affectueux, un intérêt de tous les momens, que je viens réclamer pour une " femme angélique; trop angélique

" peut-être, pour que le ciel la laisse " sur la terre."

Le docteur se rapprocha de Ladislas, dont la voix altérée par l'inquiétude faisoit assez connoître l'agitation de son ame.—" La troisième fille du comte de " Revel," ajouta Ladislas, car il n'avoit pu prendre sur lui de prononcer encore le nom d'Eugénie; " la troisième fille " de monsieur de Revel est la conso- " lation de ses parens."—" Je la con- " nois," s'écria le docteur; non-seule- " ment elle les console, mais elle a été " leur soutien. Tenez," lui dit-il, en montrant un tableau de fleurs brodé par Eugénie, " voilà de son ouvrage. Elle travailloit pour faire vivre sa famille. Je garde précieusement ce tableau; il servira de leçon et d'exemple à mes en-

" fans. Je vais même jusqu'à croire
" qu'il doit porter bonheur à ma mai-
" son." — " Comment," dit Ladislas
" tremblant, " a-t-elle donc été obligée
" de travailler ?"

Alors monsieur Brown lui apprit la détresse dans laquelle s'étoit trouvé monsieur de Revel. Ladislas ne pouvoit plus contenir la douleur, le repentir qui le déchiroient ; il marchoit à grands pas dans la chambre, s'asseyoit à différentes places toutes éloignées du médecin. Une voix secrète lui répétoit encore, que s'il eût eu assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son amour, jamais Eugénie n'auroit eu la pensée de quitter sa famille. Toujours près d'elle, il auroit pu adoucir ses peines, prévenir ses désirs. Eugénie, incapable d'un

faux orgueil, auroit peut-être permis à un frère, à un ami, de l'aider à passer le temps de l'infortune.—" Malheureux ! " malheureux !" s'écrioit-il malgré lui, et s'arrêtant aussitôt, la douleur restoit au fond de son ame.

Monsieur Brown attendri, regardoit cette figure si noble, où se peignoit toute la violence des passions.—" Vous " êtes venu," lui dit-il, " pour me parler " d'Eugénie ; et je suis là pour vous " entendre, prêt à vous suivre, s'il est nécessaire."—" Hé bien," répondit-il en se rapprochant, " soyez son ami, " sauvez-la. Je vous devrai plus que la " vie, et ma fortune est à vous."

Le docteur fit un geste de mécontentement, lors qu'il l'entendit parler déjà de récompense.—Ladislas saisit sa main

en s'écriant: "Pardon; mon ame, "comme la vôtre, n'a pas besoin d'en-"gagement pour croire à la reconnois-"sance; mais je voudrois donner ma "vie."

Monsieur Brown avoit une sensibilité qui, loin de s'être affoiblie par l'habitude de voir des malades, sembloit chaque jour devenir plus vive. Quand on l'appeloit dans une maison où il voyoit des parens, des amis désolés, il s'appliquoit à calmer leur affliction, comme à soulager son malade. Dans cet instant, où la douleur de Ladislas le touchoit profondément, il employa la plus douce persuasion pour le rassurer. Il parla de la jeunesse d'Eugénie, de la saison, de l'air pur et vivifiant du printemps, qui seul étoit un remède salutaire;

il n'oublia rien. Ladislas l'écoutoit des yeux, l'écoutoit de l'ame, et devenoit plus tranquille.

Lorsque monsieur Brown le jugea capable d'entendre et de répondre, il lui demanda s'ils pouvoient aller ensemble chez monsieur de Revel? — Ladislas se rappeloit l'espèce de répugnance qu'Eugénie avoit témoignée pour consulter un médecin.—" Elle croit," dit-il avec embarras, " que des soins
" plus assidus suffiront à sa guérison....,
" je venois pour vous rendre compte de
" son état, prendre vos avis, les lui faire
" suivre à son insu, et la conduire ainsi
" jusqu'au jour où elle voudroit vous
" recevoir."—" Je conçois, répondit le
" docteur, que les conseils de l'amitié
" soient plus doux que ceux d'un mé-

" decin, qui repoussent quelquefois par
" une sévérité nécessaire, et qu'on prend
" pour de la sécheresse. Cependant il
" faut que je la voie; il le faut même
" avant de vous entendre: je craindrois
" que vous ne me fissiez partager une
" inquiétude, sûrement trop vive." J'es-
" père," ajouta-t-il en souriant, "que son
" pouls est moins agité que le vôtre ne
" doit l'être en ce moment; mais en-
" core faut-il que je m'en assure......
" Allons, conduisez-moi chez elle."

Ladislas se leva, et dit en soupirant: " Si vous saviez ce qu'il m'en coûte, " pour lui causer la plus légère con- " trariéte!" Puis se tournant aussitôt, il porta la main sur son cœur, et ajouta: " Mon cher monsieur Brown, la vérité " a un langage qui persuade toujours.

" J'adore Eugénie, et ma vie finira
" avec la sienne. Mais la vertu la plus
" pure est son guide : elle a fait des
" vœux que je respecte, et elle appar-
" tient au ciel. Mon ame soumise n'as-
" pire qu'à la voir heureuse et paisible.
" Quand vous lui aurez rendu la santé,
" je viendrai vous demander pour moi,
" s'il est possible de vivre sans espoir,
" sans souvenir, enfin sans savoir si
" j'existe."

CHAPITRE XXI.

Monsieur de Revel étoit encore près de sa fille, lorsque madame de Revel vint lui dire que Mathilde avoit eu une nuit très-agitée. "Elle désire ne recevoir personne aujourd'hui," ajouta-t-elle, en s'adressant à Eugénie; "mais "demain vous la verrez."—"Ah! ré-"pondit-elle, c'est quand ma sœur est "malheureuse, que j'ai besoin d'être "avec elle; accordez-moi la permission "de la voir."—"Ne l'exigez pas en-"core," reprit madame de Revel

" votre sœur aime Ladislas; elle est " bien aise de son retour: mais il étoit " le frère d'armes d'Edmond; elle es- " péroit qu'ils arriveroient ensemble; " et dans ce premier moment, la vue " de Ladislas lui rappelle trop celui " qu'elle a perdu."

A peine achevoit-elle ces mots qu'il entra. Il avoit laissé le médecin dans la chambre voisine, afin de préparer Eugénie à cette visite. " Etant allé " consulter monsieur Brown pour moi, " lui dit-il, il m'a parlé de votre famille, " et du désir qu'il a, depuis long-temps, " de se présenter chez vous. Je n'ai " pas cru devoir lui refuser cette satis- " faction, qui ne vous engage pas à lui " accorder votre confiance."

Madame de Revel remercia Ladislas

des soins qu'il donnoit à Eugénie. Elle y étoit sensible; mais faisant un douloureux retour sur l'isolement où se trouvoit Mathilde, sans attendre le docteur, elle sortit pour aller la retrouver.

Quoique monsieur de Revel éprouvât un sentiment pénible, en pensant que c'étoit lui qui eût dû s'occuper de la santé de sa fille, il alla au-devant de monsieur Brown.

Eugénie répéta à Ladislas que la paix du cœur qu'elle éprouvoit auroit suffi pour la guérir: "Croyez, lui dit-elle, "que j'aurois aimé à vous tout devoir." —Il n'eut pas le temps de lui répondre, car monsieur de Revel s'approchoit avec le médecin. — Eugénie redit "qu'elle "étoit bien, très-bien;" et baissant des

yeux qui n'auroient cherché que Ladislas, elle ajouta " que jamais elle n'avoit " été mieux."

Monsieur Brown ayant tâté son pouls, fut étonné de lui trouver une fièvre ardente. Sûrement elle connoissoit son état; car avant que le docteur pût énoncer une opinion, elle demanda à son père la permission d'emmener monsieur Brown pour le consulter, et passa avec lui dans une autre chambre.

Dès qu'ils furent seuls, Eugénie le pria, s'il voyoit le moindre danger dans son état, de ne jamais le dire à personne: elle répéta plusieurs fois *à personne.*— " A personne, madame," répondit le docteur, croyant deviner celui qu'elle ne vouloit pas nommer.—Tranquillisée par cette promesse, elle lui parla avec

confiance : " Je souffre depuis long-
" temps, lui dit-elle ; mais l'inquiétude
" sur le sort de parens, d'amis que
" j'avois en France, altéroit seule ma
" santé. J'avoue que dans ce temps
" de calamité, je me voyois finir sans
" regret, et même sans penser que je
" dusse prendre vos avis ; car je ne vous
" sais pas de remèdes contre les peines
" de l'ame." — " Comment, madame,
" s'écria le docteur, c'est volontaire-
" ment que vous vous laissiez ainsi dé-
" périr ?"—" Pas volontairement," ré-
" pondit-elle en s'excusant ; " mais,
" puisque vous ne pouviez les sauver,
" vous n'auriez pu me guérir."—Eugé-
nie se rappeloit combien de fois elle
s'étoit fait une consolation de se voir
marchant vers le tombeau, dans le même

temps que Ladislas étoit menacé de la mort.

Monsieur Brown par différens symptômes, la jugea dans une consomption très-avancée; il cherchoit à lui cacher son état. Eugénie, loin de se plaindre, n'étoit occupée qu'à le rassurer. Il étoit surpris de recevoir d'elle les promesses consolantes que, pour l'ordinaire, il donnoit aux malades. Sa résignation l'effrayoit; il eût voulu lui voir cet attachement à la vie qui peut seconder la médecine. Cependant, comme elle le consultoit pour la première fois, il se borna à lui demander la permission de revenir. Elle y consentit, en le priant encore de ne dire à personne si elle devenoit plus gravement malade. Il en renouvela la promesse, à condition

qu'elle ne négligeroit rien de ce qu'il jugeroit utile. Elle s'y engagea, et ils retournèrent dans le salon où se trouvoit encore Ladislas.

Monsieur de Revel dit à sa fille qu'à son tour il vouloit parler au médecin.— Elle sortit. Monsieur Brown avoua que l'état d'Eugénie étoit alarmant, sans être désespéré. " Il est encore temps, " dit il; plus tard, rien n'auroit pu la " sauver."—Ladislas frémit....cependant il étoit arrivé à temps pour la sauver! Elle souffroit, il est vrai, et Dieu sait s'il en étoit malheureux; mais enfin il étoit arrivé à temps? c'est à lui qu'elle devroit la vie! Des sentimens si contraires l'oppressoient à ne pouvour respirer.

Monsieur Brown recommanda qu'on évitât soigneusement de donner à Eugé-

nie la moindre sensation pénible; je " craindrois même," leur dit-il, " des " sentimens doux, s'ils étoient trop " vifs." Il lui ordonna le lait, et conseilla de la faire promener en voiture, aussi long-temps qu'elle pourroit le supporter sans fatigue. " L'air vivifiant de " cette saison la ranimera, ajouta-t-il. " Des objets nouveaux, passant rapide- " ment devant ses yeux, finiront par la " distraire; et elle atteindra la fin de " chaque journée, sans trop savoir com- " ment elle s'est passée." Il en dit assez pour effrayer monsieur de Revel, mais il laissa Ladislas consolé par ces mots: *il est encoire temps.*

Monsieur de Revel voulut reconduire le médecin; il avoit besoin de l'interroger seul, et il pria Ladislas de ne point

l'accompagner. Monsieur Brown répéta avec plus de force combien l'état d'Eugénie étoit près de devenir dangereux. Il insista pour que la famille entière ne songeât qu'à lui donner des impressions douces, et toujours semblables. " Le
" soleil, l'orage, la joie, les chagrins,
" tout lui seroit mortel, disoit-il. Je
" dois la vérité à un père : sa vie est à
" moitié éteinte. Je voudrois, pour
" ainsi dire, qu'on ne la fît exister qu'à
" demi. Tâchez qu'elle n'ait que des
" pensées consolantes, que des senti-
" mens qui la rattachent à la vie. Vous
" pouvez plus pour elle que l'art de la
" médecine ; rendez-la tous assez heu-
" reuse, pour qu'elle désire la santé."

Monsieur de Revel en l'écoutant fut ressaisi par la douleur. Sans lui elle

auroit chéri la vie!....Le repentir, les remords, venoient de nouveau déchirer son cœur, tandis qu'Eugénie, tranquille, jouissoit du bonheur d'être aimée de Ladislas. Depuis qu'elle ne redoutoit plus son amour, elle regardoit le ciel avec confiance, et pouvoit descendre dans son ame sans crainte.

Après avoir quitté le médecin, monsieur de Revel monta chez Mathilde; il la trouva entre sa mère et son enfant. Il s'assit près d'elle, et regardant le petit Victor, qui lui tendoit les bras, il dit à sa fille avec un profond soupir: « Ne « lui cause jamais de peines que le « temps ne puisse effacer....puis il ajou- « ta: Je te plains, Mathilde, de toute « mon ame; je voudrois, aux dépens « de ma vie, te rendre celui que tu as

" perdu....ce ne seroit même pas un " assez grand sacrifice, car l'existence " me devient à charge."

Madame de Revel effrayée, mais trop accablée pour pouvoir supporter l'incertitude, le pria de lui dire quel nouveau malheur les menaçoit? — Monsieur de Revel prit la main de sa fille dans les siennes et répondit: " Je viens demander à Mathilde, à notre enfant bien-" aimée, un grand effort de courage." —Mathilde et sa mère l'écoutoient en tremblant; il continua: " depuis long-" temps, uniquement occupé de vous, " Mathilde, ma tendresse inquiète pour " celle de mes filles qui me paroissoit " le plus à plaindre, m'a fait trop " négliger votre sœur. Ne pensant " qu'à votre malheur, et la voyant cha-

" que jour, je n'apercevois pas qu'elle
" dépérissoit ; ou du moins j'attribuois
" sa pâleur à la peine que lui causoit
" votre situation. Mais Ladislas, la
" retrouvant après une longue absence,
" a été frappé de son changement.....
" Son inquiétude m'a ouvert les yeux
" ..... Monsieur Brown est venu ce ma-
" tin, et a confirmé mes craintes.....
" cependant il conserve de l'espérance."
—Madame de Revel, Mathilde se désoloient : n'ayant jamais entendu Eugénie se plaindre, elles apprenoient qu'on la croyoit en danger, avant d'avoir su qu'elle etoit malade.

Monsieur de Revel chercha à les rassurer. Il dit à sa fille : " Mon enfant,
" tâchez de dissimuler devant Eugénie
" vos chagrins. Vous le savez, son

" cœur les ressentiroit comme vous-
" même....Unissons-nous tous pour la
" rendre heureuse, car jamais elle n'a
" été heureuse.....Mathilde, quand l'ef-
" fort d'étouffer vos larmes vous sera
" difficile, pensez à moi; pensez à ce
" que doit sentir un père, contraint
" d'avouer que sa fille n'a jamais été
" heureuse !" — Mathilde adoroit sa sœur. Depuis la mort d'Edmond, loin de se flatter, comme elle faisoit jadis, son esprit vif, son ame ardente la portoient à tout craindre.—Madame de Revel se reprochoit, ainsi que son mari, de n'avoir pas soigné davantage la douce Eugénie.—Ils résolurent de ne plus s'occuper que d'elle. Mathilde lui avoit fait annoncer la volonté de ne pas la voir

de tout le jour ; elle promit à son pére de descendre à l'heure du dîner.

En effet, quand la famille fut réunie, elle parut. Eugénie étoit assise près de Ladislas. Surprise de voir sa sœur qu'elle n'attendoit pas, elle s'empressa d'aller au-devant d'elle. Mathilde la serra contre son cœur, sans pouvoir prononcer une parole.....La présence de Ladislas, qui avoit vu Edmond le dernier, ses craintes pour Eugénie, la rendoient comme immobile : elle restoit debout, tenant sa sœur pressée dans ses bras.....Monsieur de Revel, redoutant cette émotion pour toutes deux, alla prendre Eugénie et la ramena à sa place. Mathilde vint s'asseoir près d'elle, et lui dit : « Soigne-toi ; car tu es néces-

" saire à tous, et ton amitié peut encore " adoucir ma peine."

Madame de Revel en entrant vint d'abord embrasser Eugénie. Enfin toute la famille sembloit avoir et le cœur et les yeux de Ladislas.

CHAPITRE XXII.

Eugénie, chère à sa famille, adorée de Ladislas, se sentoit ranimée, et croyoit revenir à la vie. Son ame s'ouvroit aux plus douces impressions; elle s'y livroit avec un sentiment délicieux. Voir Ladislas, tous les jours, à toute heure.... n'entendre que des paroles d'amitié;.... éprouver le charme de l'amour, sans en redouter le danger, étoit une situation si nouvelle, que jamais son imagination charmée ne lui avoit offert un bonheur plus désirable ...

Engagée par des vœux qu'elle respectoit, l'amour ne s'étoit emparé de l'ame d'Eugénie, qu'en y rappelant fortement ses devoirs ; le cri de sa conscience avoit toujours balancé l'ascendant de Ladislas....Dans ce moment, tranquille, satisfaite, elle ne pensoit qu'à dissimuler ses souffrances, pour ne pas affliger de si tendres parens, un ami si cher.

Monsieur Brown devint la consolation et l'espérance de la famille. Ses visites étoient attendues avec impatience, ses conseils suivis avec exactitude. Lorsque Eugénie étoit présente, tous les regards se tournoient vers elle ; celui qui devinoit, le premier, ses désirs, se croyoit le plus heureux : elle n'existoit que pour aimer, ne voyoit autour d'elle que des cœurs tendres et dévoués...

S'éloignoit-elle? on se rapprochoit les uns des autres: chacun disoit les observations qu'il avoit faites dans la journée; comment, à telle heure, elle avoit paru mieux; comment, dans tel autre instant, sa pâleur avoit marqué plus de souffrance....on s'avertissoit, si le moindre nuage avoit obscurci sa sérénité; on s'écoutoit mutuellement avec attention: enfin elle étoit l'objet de toutes les pensées et de tous les mouvemens.

Madame de Couci même se montroit plus douce, plus soigneuse. Mais, comme elle n'aimoit pas à s'inquiéter, elle se flattoit que monsieur Brown s'exagéroit l'état d'Eugénie. Elle pensoit aussi, qu'en reprenant l'habitude de voir Ladislas, elle finiroit par céder aux désirs de ses parens.

Lorsque Ladislas fut plus connu de monsieur Muller, il obtint de lui qu'il feroit parvenir à madame de Revel de nouveaux secours au nom d'Ernestine. —Ce fut encore une journée heureuse pour la famille : plus à l'aise, la fierté de monsieur de Revel se montra moins sévère. Il permit à Ladislas de venir chaque jour les chercher dans un *stuhl-wagen* (1), puisque le docteur avoit absolument ordonné qu'Eugénie prît l'air en voiture ouverte. Ils parcouroient ainsi tous ensemble les environs de Kiel.

Monsieur de Revel, assis près de ma-

(1) Voiture découverte, où huit personnes peuvent tenir assises, deux à deux, sur des siéges placés les uns devant les autres.

dame de Couci, s'entretenoit avec elle de politique. Ils cherchoient à prévoir l'avenir, regrettoient le passé ; pour elle l'instant présent étoit le moins senti.— Mathilde, renfermant sa douleur, se tenoit à côté de sa mère. Lorsqu'on passoit dans quelque endroit, où elle s'étoit plus vivement occupée d'Edmond, elle serroit la main de madame de Revel, qui la devinoit, et pour lui donner du courage, pour arrêter ses larmes, lui montroit sa sœur.—Eugénie, placée devant elles, et près de Ladislas, éprouvoit un sentiment de bonheur inexprimable. Elle lui parloit, l'écoutoit, et quelquefois osoit demander au ciel de vivre.

Souvent le docteur venoit avec eux. Assis sur le devant du *sthulwagen*, il s'occu-

poit à distraire sa malade. En lui trouvant l'air si calme, si satisfait, il la considéroit avec une tendre pitié, et ne s'étonnoit pas que Ladislas se flattât de la voir se rétablir, puisque lui-même cherchoit à s'aveugler, et ne conservoit encore un peu d'espoir que par le désir extrême de la sauver.

Monsieur Brown aimoit Eugénie, comme tout ce qui la connoissoit l'aimoit. Sans cesse il consultoit son expérience et ses livres, pour découvrir quelques remèdes nouveaux qui pussent lui devenir salutaires.

Cependant, depuis six semaines que monsieur Brown la soignoit, il remarquoit avec inquiétude que, loin de reprendre des forces, elle s'affoiblissoit chaque jour; mais du moins la paix de

son ame sembloit adoucir ses souffrances. Jamais elle ne se plaignoit, quoiqu'on la vît s'éteindre par degrés.

Sans que le médecin l'eût ordonné, elle se levoit plus tard que de coutume, et se retiroit de meilleure heure, car ses forces ne suffisoient plus à la longueur de la journée.

D'abord, à leurs promenades, elle faisoit quelques pas dans la campagne ; bientôt ils lui devinrent pénibles. Lorsqu'on arrivoit à un beau site, elle se bornoit à s'asseoir, cherchant à respirer. ...Quelque temps après, elle ne descendit plus de voitare. Revenue chez son père, elle écoutoit la conversation en silence....tout la fatiguoit, et, peu à peu, elle perdoit les habitudes de la vie.

Eugénie n'apercevoit pas elle-même

ces différences qu'un jour amenoit après l'autre ; son cœur étoit content: près de Ladislas elle ne croyoit pas qu'on pût mourir.

Un jour qu'ils étoient sortis sans monsieur Brown, un orage les surprit assez loin dans la campagne. Ladislas ordonna vivement de revenir. Les chevaux voloient, et le cocher, pour arriver plutôt, prit par une allée de peupliers qui entouroit le cimetière de la ville. Ladislas le remarqua, lorsqu'il étoit trop tard pour faire retourner, sans qu'Eugénie devinât la secrète horreur qu'il éprouvoit.—Aucun de ses sentimens ne pouvoit lui échapper. Pour la première fois, lui tendant la main, elle lui dit: *Je suis bien ;* et sa main resta dans celle de Ladislas.—La pluie tomboit par tor-

rens. Madame de Revel, Mathilde jetèrent leurs schalls sur Eugénie, pour la garantir. Ladislas s'approchoit d'elle et couvroit sa tête d'un parapluie qu'il retenoit avec peine, tant le vent l'agitoit. Mathilde, derrière sa sœur, soutenoit ce frèle appui, cherchant à lui servir de contre-poids. Madame de Revel la prenoit dans ses bras, et la rapprochoit de Ladislas, espèrant lui faire mieux éviter l'orage. Eugénie, entrainée par sa mère, se pencha vers lui. Pour la première fois, sa tête reposa sur le cœur de celui qu'elle aimoit. Elle eût voulu mourir dans ce moment : mais aussitôt, effrayée, elle se releva....Regardant le ciel, regardant cette terre, qui peut-étre l'attendoit, elle retrouva ses remords, et s'étonna de son bonheur.

CHAPITRE XXIII.

LORSQU'ILS arrivèrent, monsieur Brown, inquiet, vint au-devant d'eux. Il fit conduire Eugénie dans sa chambre : elle se coucha, et n'assista point au souper de la famille.

Le lendemain, le docteur trouva sa fièvre plus aiguë, sa poitrine plus oppressée. Il vouloit qu'elle ne se levât point ; mais elle n'auroit pas vu Ladislas, et elle se fit porter dans le salon où on la mit sur une chaise longue. Ladislas restoit debout derrière elle, sans parler,

sans se mouvoir, ayant l'air d'attendre à vivre ou à mourir, suivant qu'elle seroit mieux, on deviendroit plus mal.

Le jour suivant, Eugénie, un peu moins souffrante, voulut essayer d'une promenade en voiture. Monsieur Brown craignoit que le mouvement ne la fatiguât ; mais elle l'appela, et lui dit, avec un sourire angélique : " Ne contrariez
" pas votre malade ; l'air rafraîchira ma
" poitrine." Puis elle ajouta bien bas :
" il en est ici qui souffrent plus que
" moi ; il faut tâcher de les occuper :
" leurs regards inquiets pèsent sur mon
" cœur."

Monsieur Brown exigea du moins qu'on la portât jusqu'à la voiture. Ils partirent. Bientôt, Eugénie fut forcée de demander que l'on allât plus douce-

ment, car à peine pouvoit-elle soutenir ses esprits.—Aucun de ces symptômes d'une maladie qui s'aggrave n'échappoit à Ladislas; tous le déchiroient, et il contraignoit jusqu'à ses soupirs.

Eugénie ne put rester long-temps dehors. En rentrant, elle se fit placer près d'une fenêtre qui donnoit sur la campagne, et d'où l'on découvroit un vaste horizon. L'air la ranimoit; et pour rassurer Ladislas, elle s'efforçoit de prendre part à la conversation.—Au déclin du jour, le ciel parut embrasé par une de ces aurores boréales si fréquentes dans le nord. Elle pria qu'on la laissât près de la fenêtre jouir de ce magnifique spectacle.

Ladislas, absorbé dans sa douleur,

Eugénie, livrée toute entière à ses sentimens, non seulement ne se parloient point, mais oublioient même que la famille étoit présente....A de longs intervalles, on entendoit la voix de monsieur de Revel, celle de madame de Couci. Ils s'efforçoient de dire quelques mots indifférens, pour cacher leur inquiétude. Mais à mesure que la nuit approchoit, chacun retomba dans le silence.... Pas le plus léger bruit au-dehors ; pas un souffle n'agitoit la campagne : on n'entendoit que la pénible respiration d'Eugénie. Les battemens du cœur de Ladislas répondoient à chaque effort, et il appeloit la mort sur lui-même.—Eugénie, à travers l'obscurité, devina ses tourmens, et lui dit de venir près d'elle:

il s'approcha. Appuyant sa tête sur le dos de la chaise où elle reposoit, il se consumoit de douleur.

Eugénie, craignant d'étre entendue par ses parens qu'elle ne vouloit pas affliger, lui dit bien bas : " Je voudrois et n'ose vous parler."—" Eh ! qui peut " vous arrêter ? ne disposez-vous pas " de ma vie ?"—" Hé bien !" reprit-elle, d'une voix affoiblie, car sa poitrine oppressée ne laissoit plus échapper que des mots entrecoupés ; " hé bien ! pro- " mettez-moi d'accorder à monsieur " Brown la même confiance que vous " m'avez demandée pour lui.... Je ne " doute pas que ses soins ne me ren- " dent la santé."—Tout ce que disoit Eugénie pour rassurer Ladislas, augmentoit son effroi ; il savoit trop que,

dans ce genre de maladie, l'espérance même est un signe mortel.

“ Je crois si parfaitement à votre af- “ fection,” ajouta-t-elle, “ que lorsque “ j'éprouve du mieux, vous êtes ma “ première pensée. Alors je me sens “ une joie de l'ame, comme s'il vous “ étoit arrivé un bonheur....Ah ! Ladis- “ las, je ne songe à moi qu'après vous “ avoir vu tranquille.”—Il étouffoit ses sanglots, cherchant à lui persuader qu'il partageoit ses espérances.

Eugénie resta quelques instans sans lui parler. Elle contemploit le firmament, resplendissant de feu et de lumière.—“ Ladislas,” lui dit-elle, “ quel “ que soit mon sort, levons les yeux, et “ adorons.”—Elle n'entendit plus que sa douleur.—“ O !” reprit-elle ; “ là nous

" nous retrouverons, du moins je l'espère " .....Dieu me pardonnera...il connoît le " fond des cœurs....Le sacrifice de tant " d'affection compensera, peut-être, la " fidélité religieuse qui auroit dû rem- " plir ma vie."

" Eloignez ces funestes pensées, je " vous en conjure," dit Ladislas en tombant à ses pieds.—" J'espère guérir; " je le sens avec satisfaction. Cepen- " dant, s'il est des momens, où un peu " de foiblesse me fait craindre de ne " plus compter que par journées....alors, " Ladislas, l'éternité se découvre à mes " yeux....l'éternité qui vient tout dé- " truire....et tout promettre..."—Trop émue, elle s'arrête; elle pleure sur elle-même, et sur lui. — Un cri s'é- chappe du cœur brisé de Ladislas: la

famille se rapproche, environne Eugénie. Mais, c'étoit uniquement à lui qu'elle vouloit parler d'une fin prochaine. Dès qu'il ne peut l'entendre seul, elle n'a plus rien à dire; et jetant vers le ciel un douloureux regard, elle demande à se retirer.

CHAPITRE XXIV.

La fièvre consumoit Eugénie, et d'un jour à l'autre, son état s'agravoit avec une rapidité effrayante. Elle ne pouvoit plus supporter la voiture. Chaque matin, elle annonçoit la volonté de sortir après dîner; et lorsque l'heure de la promenade approchoit, sentant que ses forces ne répondoient pas à son courage, elle désiroit que, du moins, ses parens allassent respirer l'air de la campagne avec Ladislas.—Tantôt elle disoit avoir besoin de sommeil; tantôt qu'un peu

de solitude lui étoit nécessaire. Elle les obligeoit ainsi à quitter cette chambre de malade ; car, loin de se plaindre, c'étoit d'eux qu'elle étoit toujours occupée. Ils auroient mieux aimé rester près d'elle ; mais tous lui obéissoient, de peur de l'effrayer.

Cependant elle permettoit que l'on passât la matinée avec elle. Un jour qu'ils étoient réunis, monsieur Muller leur envoya une lettre d'Ernestine pour sa grand'mère. Quels cris de joie en la recevant !—Pendant que madame de Couci la lisoit, monsieur de Revel attendoit impatiemment des détails sur la France, des renseignemens sur sa fortune. Mais madame de Couci replia sa lettre et la referma sans parler de ce qu'elle contenoit.

“ Ne me donnerez-vous point des “ nouvelles de ma fille ?” dit monsieur de Revel.—“ Sa santé est bonne.”— “ Sa situation ?”—“ Est tranquille.”— “ Ses biens ?” — “ Sont vendus.” — “ Comment a-t-elle pu nous envoyer “ des fonds ?”— “ Vraisemblablement “ ils proviennent de votre fortune dont “ elle ne me parle pas,” répondit madame de Couci. “ Au surplus elle vous “ en dira davantage, car elle m'annonce, “ qu'étant obligée de sortir de France, “ elle arrivera bientôt.”

Monsieur de Revel eût désiré lire la lettre de madame de Sanzei, et juger, par ce qu'elle contenoit, de ce qu'elle n'osoit écrire. Mais madame de Couci paroissoit déterminée à garder un silence,

qu'avec son caractère, on ne pouvoit espérer de lui faire rompre.

Le dîner se passa dans la gêne, dans la contrainte. Depuis long-temps cette famille, rapprochée par le malheur, ne se cachoit rien ; et tout à coup, l'un d'eux avoit un secret, faisoit mystère d'un événement qui devoit les intéresser tous, puisqu'on le dissimuloit.

Madame de Couci étoit accablée par ses réflexions. La lettre d'Ernestine la replongeoit dans les inquiétudes du besoin. Non-seulement elle ne lui parloit pas des secours qu'ils croyoient avoir reçus d'elle, mais elle remercioit sa grand'mère d'avoir songé à lui faire parvenir de quoi subsister.

Après dîner, madame de Couci trop souffrante, refusa de sortir ; Ladislas

vouloit rester près d'Eugénie, car il craignoit que sa grand'mère ne lui communiquât la peine dont il la voyoit tourmentée; mais la même pensée porta Eugénie à insister pour qu'il suivît ses parens; elle espéroit arracher à madame de Couci son secret.

Dès que la famille fut sortie, Eugénie pria sa grand'mère de se rapprocher d'elle, et lui prenant la main de l'air le plus tendre; elle lui dit: " Maman, de-
" puis que le malheur nous poursuit,
" c'est à moi que vous avez toujours
" parlé de vos peines; vous en avez
" aujourd'hui que votre cœur ne peut
" cacher au mien."—Madame de Couci répondit qu'elle n'avoit aucun chagrin, et des larmes tomboient de ses yeux!

Eugénie la conjuroit de lui accorder sa confiance,

Sa grand'mère la regardoit, comme pour s'assurer s'il lui restoit encore assez de force pour l'entendre. Elle n'eût pas voulu l'affliger, et cependant, elle sentoit que le sort de sa famille alloit dépendre d'elle; et que si on n'avoit pas le courage de lui parler avec sincérité, ses enfans, ses petits-enfans seroient réduits à subsister par d'humilians bienfaits.

Madame de Couci croyoit bien qu'Eugénie ne pouvoit guérir; mais elle se flattoit que son état n'étoit pas assez avancé, pour qu'il ne lui restât pas le temps d'écrire au Nonce, et d'obtenir de l'église sa liberté, si elle consentoit à la demander.

Eugénie pressoit sa grand'mème de lui ouvrir son cœur. Enfin madame de de Couci lui dit : " N'avez vous pas été " surprise qu'Ernestine, étant parvenue " à nous envoyer des secours considéra- " bles, ne nous ait jamais écrit jusqu'à " ce jour ?"—" Il me semble, " répondit-elle, " que monsieur Muller vous " avoit annoncé que son associé ne se " chargeroit d'aucune lettre, de crainte " d'être compromis."—" Mais Ernes- " tine auroit pu nous adresser une ligne, " un cachet, son chiffre, enfin quelque " chose qui nous parlât d'elle."—Eugénie, effrayée, se souleva vivement, et dit à sa grand'mère : " La lettre que vous " avez reçue aujourd'hui est bien de " l'écriture de ma sœur ? Vous devez

“ être tranquille sur sa santé?”—“ Ah! “ ma fille,” répartit madame de Couci, “ dans l'extrême infortune, la vie de- “ vient un malheur. C'est pour moi que “ je remercie le ciel qu'Ernestine ait “ échappé aux dangers qu'elle a voulu “ braver; car, pour elle, la mort eût “ peut-être été désirable.”

Eugénie supplia sa grand'mère de lui tout dire, sans tarder davantage: elle ne pouvoit supporter les palpitations de cœur que lui causoit madame de Couci.

“ Ma fille, tâchez de m'écouter avec “ calme; aussi bien faut-il vous faire “ connoître notre situation, puisque le “ sort de tous va dépendre de vous. Je “ ne doute pas que ce ne soit Ladislas “ qui nous ait secourus, qui nous secoure

" encore..."—" O pardonnez," s'écria Eugénie, " pardonnez-moi, Ladislas, de " ne vous avoir pas deviné!"

" Mon enfant," reprit sa grand'mère, " peux tu écouter la raison, ou veux-tu " que je prenne un autre moment pour " te dire ma pensée?"—Eugénie lui fit signe qu'elle étoit prête à l'entendre.— " Mon enfant, un jour votre père ap- " prendra que Ladislas l'a comblé, " malgré lui, de bienfaits....Sa fierté " vous est connue....Désespéré de ne " pouvoir s'acquitter, de se voir obligé " à refuser le bien-être de sa famille, il " retombera plus malheureux, peut- " être trop malheureux pour supporter " la vie."—Eugénie leva des yeux supplians vers le ciel.—" Ma fille, vous " pouvez tous les sauver. Je ne vous

" demande point une aveugle déférence;
" mais je vous supplie de consulter au
" moins sur la force de vos engagemens.
" Tant d'exemples vous autorisent, et
" nos malheurs vous justifieroient.....
" Vos sœurs, votre mère vont dépendre
" de ce dernier effort que je fais près
" de vous. Interrogez les ministres de
" la religion; et, s'ils le permettent,
" admettez Ladislas dans la famille:
" rendez honorables notre misère et ses
" secours."

Eugénie sentoit tout son sang se retirer vers son cœur. Elle ne doutoit pas de sa mort prochaine, et se demandoit, s'il étoit vrai qu'elle dût laisser ses parens dans l'infortune. Elle ne pouvoit étouffer ces mouvemens de craintre, de joie, que lui faisoit éprouver la seule

pensée d'unir sa main à celle de Ladislas, ne fût-ce qu'à sa dernière heure : elle ne répondoit que par ses larmes.

" Calmez-vous," répétoit sa grand'-mère ; " ne prenez de mes paroles que " ce qui peut vous amener à un avenir " consolant pour vous, heureux pour " les vôtres." — Eugénie demanda la lettre de sa sœur. Elle lut que tous les biens de sa famille étoient vendus ; qu'il ne leur restoit rien, absolument rien : elle ne vit plus pour les siens qu'un long aveir dénué d'espérance, et que l'âge rendroit chaque jour plus affreux.

" Mon Dieu ! inspirez-moi," s'écrioit-" elle en joignant les mains. J'ai " trouvé dans la religion la force de " sacrifier mon amour, de supporter " mes peines ; mais elle n'est pas suffi-

" sante pour me faire condamner mon
" père, ma mère, Mathilde, tous les
" miens à souffrir."

Madame de Couci, voyant Eugénie indécise, se mit à genoux près d'elle. Ce n'étoit plus cette femme hautaine, faisant servir la raison à de froids calculs; c'étoit une mère éplorée, tremblante pour une nombreuse famille.—" Levez-
" vous, maman, levez-vous," s'écria Eugénie; " je ne puis vous voir sup-
" pliante à mes pieds."—Madame de Couci sentant qu'il falloit profiter du trouble, et même de la foiblesse d'Eugénie pour la décider, lui dit: " Mes
" genoux resteront attachés à la terre,
" jusqu'à ce que vous les ayez tous
" condamnés ou sauvés."—" Que faut-il
" faire?"—" Consulter, sans vous aban

" donner à vos seules lumières. Je sais
" qu'il est dans une ville voisine un
" prêtre respectable, Français comme
" nous, et comme nous fugitif, connois-
" sant aussi le malheur : permettez-moi
" de le faire appeler. S'il s'oppose à
" nos désirs, vous serez plus tranquille,
" en laissant prononcer par lui sur notre
" sort."—" J'y consens, répondit Eu-
" génie ; mais ne perdez pas un instant,
" car je me sens mourir."

Madame de Couci, prenant sa petite-fille dans ses bras, cherchoit, par les expressions les plus tendres à ramener la paix dans son ame ; elle la nommoit la providence, l'appui des siens.

Eugénie répondit tristement : " Que
" ne vous est-il accordé, en me persua-
" dant, de me délivrer aussi de mes

« remords! Croyez que mes derniers
« momens seroient trop doux, si je pou-
« vois assurer le bien-être de ma fa-
« mille? Faites promptement chercher
« un homme éclairé qui veuille me
« conduire....jusque-là, je vous en con-
« jure, laissez-moi éviter tous les regards
« ....Ladislas apercevroit le trouble qui
« m'agite, et il vous en accuseroit, peut-
« être. Ah! s'il m'est permis d'unir
« ma main à la sienne, je veux qu'il
« vous respecte comme un fils...."

" Que ne puis-je vous exprimer, disoit madame de Couci," " ce qu'il m'en a
« coûté pour vous affliger!"— " Vous
« avez rempli un devoir de mère....;"
répondit la douce Eugénie, " mais
« laissez-moi fuir Ladislas....lui! ne
« voit que moi, tandis qu'à vos yeux je

" ne suis qu'un de ces enfans que vous " devez protéger tous."

Elle baisa tendrement la main de sa grand-mère, et se fit reporter chez elle

---

CHAPITRE XXV.

Lorsqu'en revenant, Ladislas ne trouva pas Eugénie dans le salon, il fut saisi de la plus vive inquiétude. Madame de Couci encore émue, s'applaudissoit de sa démarche, et cependant n'osoit l'avouer à sa famille. Chacun l'accabloit de questions diverses sur l'état d'Eugénie, sur les motifs qui l'avoient engagée à se retirer de si bonne heure....Elle répondoit à tous que, plus souffrante, elle avoit désiré d'être seule.

Madame de Revel et Mathilde mon-

tèrent chez Eugénie, qui les éloigna, disant aussi qu'elle vouloit reposer.— Elles revinrent tranquilles. Mais Ladislas examinoit trop attentivement madame de Couci, pour n'être pas certain qu'il s'étoit passé entre elle et sa petite-fille, quelque scène affligeante. Il ne doutoit pas qu'Eugènie ne souffrît, pendant que ses parens se flattoient qu'un sommeil bienfaisant la soulageoit.

En effet, Eugénie éprouvoit une agitation dévorante. — Est-il donc vrai qu'elle pourra être unie à Ladislas?.... Depuis qu'elle a promis de consulter, l'espérance est entrée dans son ame, l'amour a repris son empire....elle ne peut supporter les battemens de son cœur....Elle se dit que, si Dieu lui-même daignoit se manifester, Dieu, dans

sa bonté infinie, ne la condamneroit pas à laisser sa famille dans la détresse.... Se confiant en sa miséricorde, quelquefois elle joint les mains, et pour toute prière, s'écrie : " si jeune encore, je vais " bientôt mourir !..." Son ame en s'élevant vers Dieu, se rassure. *Mais* ce ministre de l'église qui va interpréter sa loi, la rejette dans la crainte et dans l'incertitude. Ce prêtre, infortuné comme elle, sera-t-il sans pitié, ou voudra-t-il l'unir au protecteur des siens ?....S'il y consent, où trouvera-t-elle la force de prononcer un second serment? ....Glacée de terreur, elle se voit abjurant ses vœux près de paroître devant Dieu, de toucher à une éternité de peines !...sa fièvre augmente ; le délire s'empare d'elle.

Plusieurs fois pendant la soirée, Ladislas étoit allé écouter à la porte d'Eugénie, pour saisir le moindre bruit, pour s'assurer si son sommeil étoit paisible. Vers le milieu de la nuit, avant de se retirer, il vient encore à sa porte. Il entend sa voix, elle s'écrie : " Qu'il pa-
" roisse, sans plus tarder, qu'il paroisse
" cet envoyé de Dieu, qui doit décider
" de mon sort !"—Ladislas appelle du secours, s'élance dans cette chambre; Eugénie ne le connoît plus.—Mathilde est accourue; Eugénie ne s'aperçoit pas de sa présence.—Les mains jointes, les yeux brillans de la fièvre qui la consume, elle n'adresse de regards et de prières qu'au ciel.—Ladislas la voit passer en un instant, de l'espoir d'être à lui, à la craintre d'un Dieu vengeur. Sans le

reconnoître, elle se réfugie dans ses bras, le prie de la sauver de la mort. Elle l'appelle, se plaint à lui-même qu'il l'abandonne, lui demande, s'il ne préservera pas ses parens de l'infortune, sans qu'elle lui sacrifie tous ses devoirs ?

La famille entoure Eugénie, excepté sa grand'mère qui, désespérée, se cache derrière les rideaux de son lit, pour éviter tous les regards qui l'accusent ; tremblante que la malade ne l'aperçoive, et que, d'un mot, elle ne découvre qu'elle seule a bouleversé son ame.

Monsieur Brown arrive. Il reconnoît qu'une circonstance nouvelle a mis Eugénie dans le plus grand danger. Il ne dissimule plus ses craintes, mais cherche à la soulager, et lui donne un

calmant qui la fait tomber dans un état de stupeur, presque aussi effrayant que le délire.

La nuit se passe dans l'inquiétude. Vers le matin Eugénie revient à elle; sa première pensée, ses premiers mots sont pour sa grand'mère. Elle l'appelle, et la prie d'envoyer chercher l'ecclésiastique dont elle lui a parlé.

Ladislas, monsieur de Revel, Mathilde se rapprochent en même temps de madame de Couci. Tous à la fois lui demandent pourquoi, sans leur avis, elle a parlé à Eugénie des secours de la religion? pourquoi? lorsque la veille encore, son état ne présentoit aucun danger prochain.—" J'ai fait ce que j'ai " dû, leur dit-elle; et, avant de me " blâmer, demandez-lui si elle se

" plaint de moi."—Elle sort, sans ajouter ni reproches sur leur vivacité, ni justification sur sa conduite, et envoie à Lubeck prier l'ecclésiastique français qu'elle y savoit réfugié, de venir les guider dans cette circonstance difficile.

La vénération publique l'avoit fait autrefois nommer à l'une des premières cures de Paris. Alors, chaque famille de sa paroisse recouroit à lui dans ses peines. Bon par caractère, indulgent par expérience, il étoit le conseil du riche et le père du pauvre.

Madame de Couci l'avoit particulièrement connu, et se souvenoit même de l'avoir entendu plaindre les religieuses engagées par des vœux éternels, lorsque l'orgueil des parens les avoient or-

donnés, ou que, prononcés dans une trop grande jeunesse, et dictés par une ferveur passagère, ils ne laissoient plus qu'un long repentir. Elle lui avoit entendu répéter souvent qu'il seroit désirable qu'on ne prît le voile qu'à l'âge où les lois fixent la majorité. Madame de Couci espéroit donc qu'il trouveroit, comme elle, que l'on pouvoit relever Eugénie de vœux faits à seize ans. Cependant elle l'attendoit avec inquiétude ....Elle ne pouvoit se dissimuler que la révolution, en exaltant toutes les ames, faisoit entrer plus de sévérité dans toutes les décisions.—Que de fois elle-même, avant que le malheur de sa famille lui eût inspiré des sentimens plus modérés, que de fois n'a-t-elle pas dit, qu'il falloit que tous les liens fussent

maintenus, resserrés, par ceux qui s'opposoient aux novateurs qui vouloient tous les détruire! Alors eût-elle voulu que l'opinion tolérât des réclamations admises dans des temps plus doux ? —

CHAPITRE XXVI.

Jusqu'alors la fièvre d'Eugénie avoit eu des intervalles qui permettoient à monsieur Brown d'espérer qu'elle se rétabliroit, ou que du moins sa maladie seroit longue et peu douloureuse.

Depuis le moment où madame de Couci lui avoit remis la lettre d'Ernestine, une fièvre ardente ne la quittoit plus ; un délire presque continuel lui laissoit découvrir un sentiment si long-temps combattu. Ladislas, glacé d'effroi, dévoré d'inquiétude, les yeux at-

tachés sur les siens, entendoit pour la première fois ces expressions de l'amour le plus tendre et le plus pur.

Pâle, mourant lui-même, il la voit désirer de vivre, seulement s'il lui est permis de l'aimer....D'autres fois s'en remettant à son cœur généreux, elle ne doute pas qu'il n'adopte l'enfant d'Edmond. C'est sur cet enfant qu'elle s'appuie pour obtenir le pardon du ciel..... Un reste de raison lui dit qu'elle n'a pas le droit de renoncer, pour son père, à des engagemens qu'il a prescrits; que les soins d'Ernestine suffiront à la vieillesse de madame de Couci, et que Mathilde, si jeune, peut encore retrouver une destinée heureuse. Mais madame de Revel, étrangère à l'orgueil qui l'a condamnée à prendre le voile; mais cet

enfant d'un père mort pour la défense des autels....voilà ceux que la Divinité ordonne de protéger.

Elle appelle sans cesse le petit Victor. A sa vue, elle se calme; sa voix la fait sourire; la religion lui a enseigné que Dieu se plaît au milieu des enfans: et c'est à Ladislas qu'elle aime à confier le fils d'Edmond. Elle ne peut souffrir que d'autres en approchent; elle veut qu'ils restent ensemble près d'elle: alors plus tranquille, elle se croit gardée par l'affection et l'innocence.

Monsieur Brown avouoit que la fièvre usoit les forces d'Eugénie, et détruisoit en elle tous les ressorts de la vie.—Mathilde, désespérée, s'échappoit tous les jours, pour aller devant Dieu pleurer et prier. Elle se rappeloit que, dans le

temps où son ame alarmée ne savoit plus s'il lui seroit accordé de revoir Edmond, elle alloit se placer à la porte de l'église protestante. Là, elle regardoit avec envie tout un peuple qui venoit exposer aux pieds des autels ses peines, ses besoins, et sortoit consolée. Aujourd'hui que la vie de sa sœur est en péril, Mathilde revient encore près de l'église. Une confiance involontaire l'attire ; elle veut s'humilier dans le sanctuaire consacré au malheur et à la prière.......Cependant la première fois qu'elle se voit au moment d'entrer dans un temple protestant, une sorte de crainte la fait balancer.....Mais, loin de son pays, privée des secours de sa religion, pénétrée de la présence infinie de Dieu, elle choisit le moment où le temple

désert lui permet d'épancher sa douleur sans témoins. Prosternée contre terre, laissant parler et ses larmes et ses cris, elle dit : " Mon Dieu, n'accablez pas " ceux que vous avez déjà frappés."— Depuis, chaque jour, à la même heure, elle vient offrir à Dieu toutes les peines de sa vie, ces vêtemens de deuil qui la couvrent ; et lorsque sa sœur est plus mal, elle demande seulement que le lendemain lui soit accordé.

Le septième jour, le curé de*** arriva. Eugénie étoit dans le délire ; il put juger du trouble de son cœur, par les touchantes expressions d'amour et de regret que, sans le savoir, elle adressoit à Ladislas.—Il attendoit en silence qu'un retour de raison lui permît de se faire écouter. Pendant ce temps, cha-

cun s'approchoit de lui, et cherchoit à pressentir son avis. A voix basse, on lui racontoit le commencement, les progrès d'une passion aussi vive que pure.— Il entendoit le cri de l'amour, le repentir d'un père, les craintes de Mathilde, les pleurs d'une mère, et concevoit jusqu'aux calculs de madame de Couci, qui lui sembloient excusables, puisque le sort de sa famille entière alloit en dépendre. Il recueilloit les sentimens de tous, et ne laissoit point pénétrer sa pensée.—On n'espéroit plus avoir le temps d'obtenir une réponse du Nonce; mais tous désiroient qu'Eugénie pût en concevoir l'espérance, et que cette consolation rendît à sa jeunesse quelques momens de plus.

Le huitième jour, elle reprit un peu

de connoissance. Par intervalles, elle répondit à Ladislas, à Mathilde, qui toujours près d'elle, épioient ses regards, et cherchoient à la rappeler à elle-même.

Madame de Couci, profita d'un instant où elle paroissoit plus tranquille, pour lui présenter l'ecclésiastique qu'elle avoit demandé. — " Ah!" dit-elle effrayée, " s'il ne peut consentir aux " désirs des miens, qu'on me laisse " mourir!"—Il ne parut pas la comprendre; et sans essayer de détruire Ladislas dans son cœur, il la rassura, en lui montrant un Dieu bon, indulgent, une récompense éternelle. Il lui rappela sa tante, l'abbesse de P***, et la paix de ses derniers momens.—Eugénie surprise, devint moins craintive, en

voyant qu'aucune de ses paroles n'étoit contraire à Ladislas, et qu'il ne prononçoit pas son nom.

Lorsqu'il fut parvenu à la calmer, il déclara qu'il vouloit la voir seule.

Avant de lui parler, il se met à genoux, et dit à Eugénie de s'unir à sa prière. Après avoir demandé à l'esprit saint de rendre ses paroles consolantes, sa voix persuasive, il dit: "Ecoutez-" moi, ma fille, et répondez avec sin-" cérité. Vos vœux ont-ils été volon-" taires?"—Interdite, elle ne peut répondre: Ladislas erroit devant ses yeux égarés; elle ne voyoit que sa douleur.—Il n'insiste pas, interpréte son silence, et remet à lui parler de Dieu, lorsqu'il aura épuisé les motifs humains qui l'entraînent.—" Si l'on vous promettoit de

" revenir à la vie, auriez-vous le cou-
" rage, avec la piété qui a honoré votre
" jeunesse, de soutenir les regards des
" ames fidèles, ayant abjuré vos vœux ?
" Non, dit-elle : mais je vais mourir."
—" Si le malheur n'avoit pas frappé
" tous les vôtres, oseriez-vous croire
" qu'il vous seroit permis d'écouter l'a-
" mour ?"—"Non," répond encore la
tremblante Eugénie : " mais considérez
" leur détresse."—" La pitié vous aveu-
" gle, et la bonté de votre cœur me
" touche : cependant je dois remplir
" mon ministère, et vous faire entendre
" la parole de vérité. Leur situation
" que je plains ne change rien à vos
" sermens." Il répète : " Eugénie, vos
" vœux ont-ils été volontaires ?"—
" Oui," lui dit-elle éplorée," oui ; car

du moins " je ne tromperai ni le ciel ni
" moi-même. Mais je ne me connois-
" sois pas ; je ne connoissois pas Ladis-
" las." — " Ah ! ma fille, triomphez
" d'une passion si long-temps combat-
" tue. L'immensité va s'ouvrir à vos
" yeux....attachez-y toutes vos espé-
" rances, et confiez-vous en la bonté
" paternelle de Dieu....Il sait que vous
" n'avez connu de ce monde que les
" malheurs. Et, si ce jour a été marqué
" pour vous de toute éternité, songez,
" ma fille, que ces longs chagrins, que
" ces cruelles inquiétudes plaideront
" pour vous défendre. Toutes vos
" peines veillent autour de ce lit de
" douleur ; elles vous attendent, pour
" paroître avec vous devant Dieu."

" Ah ! dit Eugénie, je le sens, il faut

"renoncer à Ladislas, et je ne désire
"plus de vivre : mais il ne me reste pas
"la force de l'affliger."—"Eh bien
"reprit il, c'est pour lui, que je vous
"conjure de déclarer à tous que vous
"respectez vos sermens. Vous revien-
"drez à la vie, je l'espère. Mais si
"vous succombez, quelle puissance in-
"voquerez-vous, pour sauver Ladislas
"du désespoir qui est déjà dans son
"cœur? Quelle barrière mettrez-vous
"entre lui et la mort? Car j'ai pénétré
"ses desseins, et j'ai frémi.....Ma fille,
"remportez une victoire qui soit la
"leçon du monde; méritez de parler à
"Ladislas d'un Dieu que vous n'aurez
"point trahi, d'un Dieu près de qui
"vous irez l'attendre."

Eugénie l'écoutoit en tremblant. Elle

craignoit, plus que lui, le désespoir de Ladislas, et reçut comme un bienfait la promesse que la religion pourroit commander à sa douleur. Cependant elle essaya d'obtenir une dernière grâce. " Je me soumets, lui dit-elle ; et je vous " remercie de m'avoir rappelée à mes " devoirs. Mais que Ladisdas ignore, " qu'avant de mourir, j'ai pu de nou- " veau renoncer à lui ! Il me reste peu " d'instans à vivre ; et je vous en sup- " plie, du moins laissez-lui croire que " j'aurois pu céder à sa prière."— " Dieu me préserve d'encourager cette " foiblesse, dernier refuge de votre " amour ! C'est à Ladislas surtout, qu'il " importe de faire connoître l'empire de " la religion. C'est au monde qu'il faut " apprendre son triomphe ; car je ne

" vous dissimulerai pas, que déjà la ca-
" lomnie vous accusoit de vouloir for-
" mer des nœuds que l'Eglise vous a
" interdits."—Cependant, il s'empressa de l'assurer que bientôt ces bruits injurieux tomberoient d'eux-mêmes; d'autant plus, qu'au loin, il régnoit une sorte de vague, d'incertitude, sur l'amour de Ladislas, et que plusieurs, sachant Mathilde libre depuis long temps, la supposoient l'objet de ses soins....Il veut la rassurer, et achève de briser son cœur.
—" Oh! reprit-elle, ma sœur eût mé-
" rité de fixer cette ame généreuse!...
" Mais, connoissez l'excès de mon
" égarement. Je vais mourir; et tout
" mon cœur se révolte, à la seule pensée
" qu'il seroit possible, qu'un jour, une
" autre obtînt l'affection de Ladislas!...

De nouveau le délire s'empare d'elle: le curé va chercher sa famille. Eugénie, poursuivie par une seule crainte, dominée par une seule idée, n'aperçoit que Ladislas; elle lui demande de ne jamais l'effacer de son souvenir.—Inquiète, elle le suit des yeux, l'appelle lorsqu'il s'éloigne, l'appelle encore lorsqu'il est près d'elle....Dans d'autres instans plus tranquille, elle dit à tous qu'il n'oubliera pas celle qui meurt pour lui.

Malheureuse Eugénie! le secret de ta jalouse inquiétude se dévoile: chacune de tes paroles effraie la conscience du pieux ecclesiastique; il sait que le sacrifice, fait à l'heure de la mort, n'est suffisant que lorsqu'il est complet.—Prosterné, il demande à Dieu de la soutenir, de l'éclairer, et de lui rendre un

instant où elle puisse encore se reconnoître.

La famille désolée ne comprend rien aux nouveaux tourmens qui déchirent le cœur d'Eugénie. Déjà le passé est effacé de sa mémoire ; et elle ne songe qu'à cet avenir qui lui échappe, à cet avenir, dont peut-être il ne lui sera pas accordé de voir un seul jour.

Mathilde entend sonner l'heure, où elle a coutume de se rendre à l'église ; plus que jamais elle a besoin de prier. Elle arrive ; et, pour la première fois, elle trouve les portes du temple fermées. Frappée de terreur, elle en fait un présage, croit que sa sœur va mourir, et que Dieu rejette une prière qu'il ne veut pas exaucer....Elle tombe à genoux sur les degrés du temple, et reste anéantie devant le ciel.

Ladislas ne la voyant pas revenir, accourt la chercher. Dès qu'elle le voit, elle s'élance vers lui : " Ma sœur est " perdue pour nous," s'écrie-t-elle ; " je " n'ai pu prier !"—Il partage son effroi, et cependant essaye de la rassurer. " Venez avec moi, lui dit-il, venez ; je " ferai ouvrir cette porte, et nous prie- " rons ensemble."

CHAPITRE XXVII.

Le treizième jour, Eugénie affoiblie retrouva sa connoissance. Ses yeux erroient autour de sa chambre ; une seule lumière éclairoit l'ecclésiastique, qui récitoit près d'elle un pieux office.

Ladislas aperçoit le premier qu'elle cherche quelqu'un des siens ; et il vient se jeter à genoux près de son lit.—Eugénie lui demande s'il s'est écoulé bien des jours depuis qu'elle n'a été à elle-même ? —Il ne répond point.—Elle reste longtemps en silence, paroissant se pénétrer de la sombre pensée de la mort.

Elle avance sa tête, et regarde sa famille navrée de douleur.—" Que je re-
" grette ce temps perdu pour moi, leur
" dit-elle, ce temps où j'aurois pu en-
" core vous voir!"—Ils s'approchent, et, à chacun d'eux, elle dit de cœur un dernier adieu:—Elle entend leurs sanglots, et ne peut retenir ses larmes.
" Je devrois vous cacher mes regrets,
" s'écrie-t-elle; mais comment vous
" quitter tous, sans vous dire encore
" combien je vous aimois!"—Ses yeux se portent sur Ladislas dont les cris s'échappent malgré lui; " c'est moi, mon
" Dieu, dit Mathilde, qui vous avois de-
" mandé de mourir!" On les entraîne, et le regard d'Eugénie les suit.

Elle fait signe à tous de s'éloigner, et reste avec le curé.—Il n'a plus le cou-

rage de lui faire entendre des vérités sévères ; sa jeunesse, ses regrets, cette mort prématurée ont attendri son cœur. Il la plaint, la console ; cherche tour à tour à lui rendre, ou l'espoir de vivre, ou une pleine confiance en un Dieu bon et indulgent.—Elle l'écoute, et croit entendre les pieuses exhortations de sa tante, lorsque, dans ses premières années, elle lui faisoit entrevoir une éternelle félicité : ce sont les mêmes paroles ; c'est presque la même voix remplie de douceur et d'onction.—“ Parlez en“ core,” lui dit-elle ; “ parlez-moi tant “ que je pourrai vous entendre ; car “ chacune de vos paroles suspend dans “ mon ame la crainte de l'avenir, et le “ regret de la vie.”

Il ne peut retenir ses larmes ; elle les

voit et lui dit : " Mon sacrifice est fait ;
" mais le malheur de ma famille, le dé-
" sespoir de Ladislas, m'ont pénétrée
" d'une terreur que je redoute pour mes
" derniers instans."

Il croit devoir profiter de ce mouvement, pour porter sa sollicitude sur les infortunés qu'elle va laisser après elle. C'est avec la tendresse d'un père pour une fille chérie, qu'il lui rappelle peu à peu, et en tremblant, que depuis près d'une année Mathilde est libre... Il s'arrête.... cherche avec inquiétude, s'il doit poursuivre, ou s'il faut attendre qu'Eugénie l'interroge..... Elle n'a pas la force de lui répondre, mais recueillie, elle paroît tranquille.

Après un long intervalle, que l'état foible d'Eugénie rendoit nécessaire, il ose

ajouter : "Si Ladislas n'est pas lié par
"des engagemens sacrés, nul n'aura le
"droit de s'opposer à son désespoir;
"nul ne pourra le retenir."—"Je vous
"entends," lui dit-elle; "mais, l'âme
"remplie d'une passion que ma mort lui
"rendra plus chère, pensez-vous qu'il
"puisse s'engager par d'autres liens?"
—"Oui," répondit-il: "Ladislas et
"Mathilde ont, l'un pour l'autre, une
"amitié éprouvée, une parfaite estime;
"c'est assez pour les unir sans crainte:
"et après de longs malheurs, ces senti-
"mens sont peut-être les seuls que le
"cœur soit capable de recevoir."

Eugénie, loin de l'interrompre, l'écoute attentivement.... Il s'arrête de nouveau.—"Parlez-moi avec sincérité," lui dit-elle: "cette journée sera-t-elle

" la dernière de ma vie ?" — Il veut la rassurer, par les vagues espérances que l'on donne aux mourans.—Elle les dédaigne et répète : " Mon sacrifice est " fait, je vous l'ai dit. Je demandois " seulement, si ce jour ne sera suivi " d'aucun autre ? car je veux voir, je " verrai leur union ; mais mon cœur sai- " gne encore... Je frémis, à la seule pen- " sée d'annonçer à Ladislas cette mort " que j'attends, et qu'il croit peut-être " éloignée.... Ne pouvez-vous accorder " à ma foiblesse, de retarder jusqu'à ma " dernière heure, et qu'il ne me reste " pas le temps de jeter un regard ni sur " lui ni sur moi-même ?"

Il n'ose lui répondre ; il ne peut prononcer un arrêt funeste, ou une promesse trompeuse.—" Votre silence a-

chève de m'éclairer." reprend Eugénie ; " Dieu sait que ce n'est pas pour mourir, " qu'il me faut du courage;......mais gui- " dez-moi; m'est-il permis de parler seule " à Ladislas ?"—Il y consent ; et cependant tarde à le faire appeler, pour qu'elle puisse reprendre des forces : ce n'est que lorsqu'il la voit plus calme, qu'il va lui-même le chercher.

Ladislas vient, et se met à genoux près du lit d'Eugénie.—" Je vous ai " aimé," lui dit-elle, " avec une pas- " sion qui m'impose de grands sacri- " fices. Ne m'aiderez-vous pas à me " reconcilier avec moi-même ? à obtenir " le pardon du ciel ?"—Il penche sa tête sur son lit, et s'efforce d'étouffer ses sanglots.—" Ne m'aiderez-vous pas à mou- " rir tranquille ?"—" Vous vivrez," s'é-

crie-t-il, cherchant à éloigner d'elle cette horrible pensée.—" Non," répond Eugénie ; " et vous le savez.... Donnez-moi " votre main, Ladislas," dit-elle en lui tendant la sienne.—Il lui donne sa main, sans relever sa tête qu'il cachoit, pour ne pas laisser voir ses larmes.—" J'ai une " dernière grâce à vous demander."— " Vous pouvez tout ordonner."—" Eh " bien ! promettez, qu'après moi, vous " aurez soin de mes parens."—" Vous " n'en doutez pas."—" Aussi, n'est-ce " pas là toute ma prière."—" Ordonnez " donc," lui dit-il.

Elle reprend d'une voix foible, incertaine: car sa poitrine oppresée l'obligeoit souvent de s'interrompre : la fierté " de mon père vous est connue..... il ne " consentira jamais à recevoir des se-

" cours d'une main étrangère....et pour-
" tant, sans vous, Ladislas, mes regards
" inquiets laisseroient ma famille dans
" l'infortune....... Vous m'avez souvent
" dit qu'une tendre amitié vous rendoit
" Mathilde bien chère.... Je désirerois,
" qu'en adoptant l'enfant d'Edmond,
" vous devinssiez l'appui de ma sœur, et
" qu'unis par des liens sacrés...."—
" Que dites-vous ?" s'écria-t-il ; " moi!
" unir ma vie à une autre ! O ! vous ne
" connoissez pas le cœur de Ladislas !
" la même heure, le même instant nous
" verra finir."—" Non, non," lui dit-
elle, en retrouvant une force que l'a-
mour et l'inquiétude ranimoient, " non,
" promettez-moi de vivre ; ou je mour-
" rai désespérée......"—Ses prières, ses

angoisses ne peuvent obtenir de Ladislas une promesse qu'il est résolu de ne pas respecter. Lui survivre à celle qui eût vécu heureuse et paisible, si elle ne l'avoit pas connu!

Eugénie égarée le voit déjà victime d'une mort violente et volontaire ; saisie de terreur, elle s'écrie: " Mon Dieu! " il l'emporte sur mes devoirs! pardon- " nez-moi, et ne le punissez pas."—Sa raison l'abandonne : elle joint des mains suppliantes, invoque le ciel qu'elle offense: et une éternité de peines ne l'effraie plus, pour sauver Ladislas. " Si à " cette dernière heure," lui dit-elle, " ma famille obtient que l'on consente " à unir ma main à la votre, me pro- " mettez vous de conserver vos jours"—

Il la regarde, ne sait pas s'il a bien entendu......Eugénie pieuse, croyant à une vie future, éternelle récompense de ses sacrifices, ou punition éternelle de ses fautes, Eugénie est prête à tout oublier pour lui! Oh! comme alors Ladislas renouvelle le serment de ne pas lui survivre!— " Soyez contente," lui dit-il, " vous avez pénétré mon cœur " d'une dernière félicité qui vaut plus " que ma vie entière.....Oui, vous m'a-" vez aimé, et nulle autre n'aimera " comme vous m'avez aimé."—Mais aussitôt, pensant avec effroi que le remords, le repentir pourroient troubler ses derniers momens, il s'attache à lui persuader qu'il n'a pas tant d'empire sur son ame, que la seule pitié l'entraînoit, que son cœur eût bientôt désavoué

un instant de foiblesse. "Jamais," lui dit-il, "vous n'auriez consenti à être à "moi; et vous n'aviez rien à crain-"dre, sous la garde de vos vœux, et de "mon amour."

Ladislas pour distraire Eugénie, et l'empêcher de descendre dans sa conscience agitée, lui parle de sa famille, l'engage à obtenir de Mathilde qu'elle confie à sa foi, à sa tendresse l'enfant d'Edmond.

Ses pensées ramenées sur le sort des siens, elle ne voit plus que ses parens malheureux, et Ladislas livré seul à la douleur.—Elle se ranime, retrouve des forces surnaturelles. Il semble que sa vie près de s'éteindre, s'est réfugiée toute entière dans son cœur. Ses yeux brillent d'un feu presque divin; ses af-

fections profondes, sa croyance passionnée donnent à sa voix, à ses paroles un ton solennel qui laisse Ladislas soumis et tremblant.—" Il faut que " j'obtienne votre aveu," s'écrie-t-elle. " J'ai besoin, à ma dernière heure, de " tenir la main de ma sœur et la vôtre " unies; et s'il est pour vous des an- " nées plus tranquilles, vous penserez " à moi, Ladislas, et vous invoquerez " le ciel."—Eperdu, il lui dit encore: " Vous vivrez."—" Ah!" répond-elle égarée, " si je n'étois pas sûre de mou- " rir, aurois-je le courage de disposer de " vous?"

Son ame est brisée de douleur, il veut fuir; car il ne peut ni résister ni céder à sa prière. Eugénie le fixe près d'elle en lui disant: " Ne me quittez point,

" Ladislas : cette heure où je vous par-
" le, demain je ne la verrai pas."—Elle le regarde, ne respire plus, et dans des angoisses inexprimables, attend de lui une consolation dernière. — " Faites," lui dit-elle, " que mes yeux, en se fer-
" mant voient tous les miens protégés
" par vous." Ladislas déterminé à ne pas lui survivre, et dans son cœur jurant de mourir avec elle, lui dit : " Je me sou-
" mets à votre volonté.—Si Mathilde y
" consent, disposez de moi."—Aussitôt elle le prie d'appeler son père, sa mère, madame de Couci, et leur montrant Ladislas : " Voilà," dit-elle, " un fils que
" Dieu vous donne, pour me remplacer
" près de vous." — Puis s'adressant particulièrement à sa grand'mère, elle lui demande de faire lire à Mathilde la let-

tre d'Ernestine. " Allez," lui dit-elle
" parlez à ma sœur ; et s'il le faut,
" comme vous le disiez quand vous m'a-
" vez éclairée, que vos genoux restent
" attachés à la terre, jusqu'à ce que vous
" l'ayez décidée à obéir aux vœux de
" tous."

Pendant que madame de Couci est avec Mathilde, Eugénie garde près d'elle son père, sa mère et Ladislas. Sa foiblesse rend ses souffrances moins vives ; et les approches de la mort donnent à ses pensées, à ses sentimens une puissance irrésistible, une élévation sublime. Ce n'est plus cette craintive Eugénie, c'est une ame céleste, qui ne tient encore à ce monde que pour assurer la destinée de celui qu'elle a tant aimé.

Madame de Couci et le Curé appren-

nent à Mathilde la véritable situation de sa famille. Après avoir détruit jusqu'à sa dernière espérance, ils la conjurent, au nom de la religion et de l'amour maternel, de donner à son fils l'appui qu'Edmond, mourant lui a laissé.—La lettre d'Ernestine, cette ruine entière, cette misère à venir, ne sont rien pour Mathilde. Elle répond par des cris, par des larmes, et demande seulement de ne pas renoncer à l'espoir de conserver sa sœur.

Eugénie inquiète de ne pas voir sa grand'mère revenir, la fait prier de lui amener Mathilde. Mais la malheureuse Mathilde, ne pouvant maîtriser sa douleur, supplie madame de Couci d'aller sans elle, ou d'attendre encore.—Cependant Eugénie sentant sa fin approcher, les fait appeler une seconde fois.

Mathilde entre dans la chambre de sa sœur, conduite par sa grand'mère ; elle s'avance en tremblant, se met à genoux et ne peut que pleurer.—" Tu " sais," dit Eugénie, " que bientôt " nous ne nous verrons plus."—Mathilde ne répond que par ses larmes.— " C'est à toi que je confie Ladislas ; " mais, à lui, je laisse ton enfant et ma " mère." — Mathilde veut s'écrier.— Eugénie l'interrompt : " Ecoute-moi," lui dit-elle, " et ne dispute rien à mes " derniers momens....:Te souviens-tu " du jour où tu voulois, me sacrifiant " ta jeunesse, prendre le voile, et te " lier par les mêmes vœux que j'avois " prononcés ?....Dans cet instant où " tout disparoît à mes yeux, le souve- " nir d'une amitié si généreuse échauf-

" se encore mon cœur... Je fais moins " pour toi, car il me faut tout quit- " ter......... Mais enfin, je te confie " Ladislas......"—" Non, non " s'écrie encore Mathilde, se traînant sur ses genoux pour s'éloigner —" Ma sœur," dit Eugénie, en se soulevant avec peine, " tu prendras pitié de ton enfant ; tu " ne condamneras pas ma mère à souf- " frir comme elle a déjà souffert !"— " O!" répond Mathilde avec effroi, " regarde ce crêpe dont je suis cou- " verte !"

Eugénie pense à la mort, dont elle sent déjà les atteintes....." Mathilde," lui dit-elle, " ma chère Mathilde, " tu ne quitteras pas le deuil."—Elle se jette dans les bras de sa sœur. — Mathilde la serre contre son cœur, la tient embrassée, comme si elle pouvoit ainsi

l'arracher à cette mort, qui va les séparer pour toujours.

Eugénie épuisée par tant d'efforts sent une premiere foiblesse, annonce d'une fin prochaine.—Ses parens l'entourent; monsieur Brown la rappelle encore à la vie, et ses premières paroles sont pour Mathilde. "Ah!" lui dit-elle, "je t'en conjure, ne refuse pas "ma dernière prière!"—Elle dit à madame de Couci de lui apporter l'enfant. Sa grand'mère à genoux le lui présente, et voulant seconder les desirs d'Eugénie, elle s'adresse à Mathilde, et lui dit: "Sauve-le du malheur, ma fille; ou "prie toi-même pour sa mort, car la "mort est préférable à l'abaissement."

Mathilde détourne ses yeux effrayés. Elle voit derrière elle sa mère, qui eût

donné son sang et sa vie pour la savoir heureuse; sa mère, dont la vieillesse sera abreuvée d'amertume, et qui n'ose pas même joindre sa voix au cri de sa famille....Mathilde ne peut supporter ses regards, et ne sait où se réfugier... Elle na plus de recours qu'en Ladislas, élève vers lui des mains suppliantes, en disant, " Mon frère!"—Ladislas, sûr de mourir, répond: " Ma sœur, éternellement ma sœur."

Eugénie veut vaincre Mathilde. Je " t'en conjure," lui dit-elle; ne laisse " pas mes yeux se fermer, en sachant " Ladislas abandonné à lui-même.....aie " pitié de moi, toi, qui m'as toujours été " une si fidèle amie." Ladislas, voyant Eugénie se consumer en de vains efforts, s'avance vers Mathilde. Il prend sa

main, avec l'autorité que donne, même à notre insu, la certitude de sacrifier sa vie: "obéissons," lui dit-il, "à cet ange "du ciel." Et pour la rassurer, plus bas il répète encore: "Ma sœur, éternelle- "ment ma sœur!"—Eugénie pénétrant ses funestes desseins, dit qu'elle veut parler à son père et au Curé.—On se retire.—Elle les conjure de ne pas quitter Ladislas lorsqu'elle ne sera plus; et voulant lui éviter les approches de sa fin, elle reçoit loin de lui les secours de l'Eglise.

Suivant l'usage des religieuses, au moment de mourir, Eugénie prononce de nouveaux ses vœux; heureuse du moins, que Ladislas ne puisse les entendre;—Aussitôt, car aucune des peines de sa samille, n'échappe à son cœur, elle

s'adresse à son père, à qui elle veut laisser un souvenir moins douloureux; elle le prie de la bénir.—Monsieur de Revel, désespéré, se prosterne, s'humilie devant sa fille; il s'accuse, il implore un pardon qui va combler, et ses regrets, et ses remords.—Eugénie, faisant un triste retour sur cette passion qui l'a tant fait souffrir, lui dit: "Mon père, vous
" aviez bien jugé pour moi. Toutes les
" années que j'ai passées dans le cloître,
" ont été douces et heureuses."

Cependant, toujours inquiète, toujours occupée de Ladislas et de Mathilde, elle les rappelle, saisit leurs mains tremblantes, les presse dans les siennes, et conjure le prêtre de les unir.—Il s'avance à la voix d'Eugénie. — Ladislas, Mathilde, se voient à l'instant d'être liés,

par des nœuds que leurs cœurs désavouent....Lorsque le Curé les interroge, leur demande s'ils consentent à être unis, ils frémissent, et ne peuvent répondre.—Eugénie, la mourante Eugénie, sollicite leurs sermens.—Mais c'est en vain qu'elle voudroit les offrir au ciel : le froid de la mort glace ses sens ; elle ne les distingue plus, et tend vers eux des bras, qui cherchent encore à s'attacher....Eugénie n'a plus qu'un moment ; et toute entière à celui qu'elle craint de laisser à lui-même, elle dit : " Mon père, Mathilde ;.....mon Dieu, " veillez sur lui ;" et ses yeux se ferment pour toujours.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

De l'Imprimerie de R. Juigné, 17, Margaret-st. Cavendish-sq.

